



**HAL**  
open science

## Gastronomie drolatique : le cas de la Belle Impéria

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. Gastronomie drolatique : le cas de la Belle Impéria. FRACAS, 2017, 63, pp.1-34.  
halshs-01582361v2

**HAL Id: halshs-01582361**

**<https://shs.hal.science/halshs-01582361v2>**

Submitted on 7 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FRACAS

numéro 63

le 5 septembre 2017

Groupe de recherche  
sur la langue et la littérature françaises  
du centre et d'ailleurs  
(Tokyo)

contact : [revuefracas2014@gmail.com](mailto:revuefracas2014@gmail.com)

## Gastronomie drolatique : le cas de la Belle Impéria

Takeshi MATSUMURA

Comme chacun le sait, les *Contes drolatiques*<sup>1</sup> sont présentés par Balzac comme un ouvrage gastronomique. Pour ceux qui ne les ont pas appris par cœur, rappelons le début du *Prologue* du *Premier dixain* :

Cecy est ung livre de haulte digestion<sup>2</sup>, plein de deduicts de grant goust, espicez pour ces goutteulx trez-illustres et beuveurs trez-prétieulx auxquels s'adessoit nostre digne compatriote, esterne honneur de Tourayne, François Rabelays<sup>3</sup>.

En invoquant Rabelais et surtout en citant avec chiasme le début du *Prologue de l'Authour* de son *Tiers livre* : « Bonnes gens, Beuveurs tresillustres, et vous Goutteux tresprecieux, veistez vous oncques Diogenes le philosophe Cynic<sup>4</sup> ? », Balzac introduit d'emblée les lecteurs dans un univers où le vin et la bonne chère occupent la première place.

Mais dans les contes, la gastronomie prend différentes formes, et il n'est pas sans intérêt de suivre leur diversité ou leur évolution. Pour voir la variété du traitement, prenons comme exemple les contes qui mettent en scène la Belle Impéria, *la plus*

---

<sup>1</sup> On dispose de deux éditions de référence : *Les Cent Contes drolatiques*, édités par Roland Chollet, dans *Œuvres complètes illustrées de M. de Balzac*, Édition dirigée par Jean A. Ducourneau, t. XX, Paris, Les Bibliophiles de l'Originale, 1969 [= BO XX] et *Les Cent Contes drolatiques*, Textes présentés, établis et annotés par Roland Chollet et Nicole Mozet, dans Balzac, *Œuvres diverses*, t. I, Édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, 1990, Bibliothèque de la Pléiade [= OD I]. Dans le présent article, le texte des *Contes drolatiques* est cité d'après OD I, mais chaque fois il est vérifié sur BO XX. Quant aux dictionnaires, j'utilise surtout le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg, Bâle, etc., Zbinden, etc., 1922-2002, 25 vol. [= FEW] ; le *Trésor de la langue française* de Paul Imbs, Paris, CNRS et Gallimard, 1971-1994, 16 vol. [= TLF] ; le *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle* d'Edmond Huguet, Paris, Didier, 1925-1967, 7 vol. [= Huguet].

<sup>2</sup> Expression qui pourrait être rapprochée de l'éloge de la sauce verte de Panurge, voir ci-dessous.

<sup>3</sup> OD I, p. 7 ; voir aussi BO XX, p. 1.

<sup>4</sup> Voir Rabelais, *Œuvres complètes*, Édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, avec la collaboration de François Moreau, Paris, Gallimard, 1994, Bibliothèque de la Pléiade, p. 345. Les deux premiers mots (*Bonnes gens*) n'existaient pas dans l'édition originale, voir *ibid.*, p. 1363, variante a de la page 345. Quant aux prologues des autres livres de Rabelais, ils débute un peu différemment. Ainsi, celui de *Gargantua* commence par « Beuveurs tresillustres, et vous Verolez tresprecieux » (*ibid.*, p. 5), celui de *Pantagruel* par « Tresillustres et Treschevaleureux champions, gentilz hommes, et aultres », (*ibid.*, p. 213), celui du *Quart livre* par « Gens de bien, Dieu vous saulve et guard » (*ibid.*, p. 523) et celui du *Cinquiesme livre* par « Beuveurs infatigables, et vous verollez tresprecieux » (*ibid.*, p. 723). Il me semble difficile de suivre Raymond Massant qui voit dans cet incipit du *Prologue* du *Premier dixain* « le rappel précis des premiers mots du *Gargantua* » (Honoré de Balzac, *Œuvres complètes*, t. XVIII, *Contes drolatiques*, Paris, Club de l'Honnête homme, 1956 [= CHH XVIII], p. 90).

*précieuse et fantasque fille du monde*<sup>5</sup>. En examinant quel rôle y joue la gastronomie, je vais ajouter des remarques lexicographiques ponctuelles<sup>6</sup>.

Courtisane réelle (née en 1480, elle est morte en 1511 ; son vrai nom est Lucrezia de Paris<sup>7</sup>) et mentionnée trois fois dans *La Comédie humaine*<sup>8</sup>, c'est aussi un des personnages reparaissant des *Contes drolatiques*. D'abord, elle apparaît comme héroïne éponyme dans le premier conte (*La Belle Impéria*) du *Premier dixain*, paru en 1832 chez Gosselin. Et puis, elle réapparaît dans le dernier conte (*La Belle Imperia<sup>9</sup> mariee*) du *Troisième dixain*, publié en 1837 chez Werdet. Elle se retrouve enfin dans un des contes inachevés, intitulé *Combien estoit clémente Madame Impéria*, que Balzac n'a pas pu publier de son vivant<sup>10</sup>. On peut ajouter au dossier un des avant-textes<sup>11</sup> de *La Belle Impéria*, à savoir *L'Archevêque*<sup>12</sup>, que sous le nom d'Alfred Coudreux l'auteur a publié dans *La Caricature* du 4 novembre 1830.

Ainsi que nous l'apprennent les éditeurs de *BO XX* et de *OD I*<sup>13</sup>, pour Balzac le point de départ du personnage de la courtisane romaine est dans une des histoires racontées par Béroalde de Verville dans le chapitre 7, *Couplet du Moyen de parvenir*<sup>14</sup>.

<sup>5</sup> *OD I*, p. 16 ; voir aussi *BO XX*, p. 10.

<sup>6</sup> Ce faisant, j'espère qu'elles serviront à un futur « commentaire exhaustif » des *Contes drolatiques* qui manque toujours malgré le vœu fait par Roland Chollet dans *BO XX*, p. 617, il y a presque un demi-siècle.

<sup>7</sup> Voir *Œuvres complètes de Honoré de Balzac*, t. XXXVII, *Contes drolatiques*, Texte révisé et annoté par Marcel Bouteron et Henri Longnon, t. II, Paris, Conard, 1954, p. 297 ; Raymond Massant, *CHH XVIII*, p. 104-110, qui reprend son article « À propos des *Contes drolatiques*. Réalités et fictions dans *La Belle Impéria* », dans *Revue des sciences humaines*, 1950, p. 49-69 (p. 60-66 en particulier).

<sup>8</sup> Voir *Index des personnes réelles et des personnages historiques ou de la mythologie, de la littérature et des Beaux-arts cités par Balzac dans « La Comédie humaine »*, établi par Anne-Marie Meininger avec le concours de Pierre Citron, dans Balzac, *La Comédie humaine*, t. XII, Édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, 1981, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1705.

<sup>9</sup> Sans accent aigu ; je reviendrai sur ce point ci-dessous. Jean Pommier, *L'Invention et l'écriture dans La Torpille d'Honoré de Balzac avec le texte inédit du manuscrit original* (Genève, Droz et Paris, Minard, 1957, p. 58) dit que Balzac s'est souvenu de *La Courtisane amoureuse* de La Fontaine. Est-ce par hasard que l'héroïne de ce conte s'appelle Constance (voir La Fontaine, *Œuvres complètes*, t. I, *Fables, contes et nouvelles*, Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, 1991, Bibliothèque de la Pléiade, p. 740-747) ? On dirait que Balzac y a pensé en situant l'histoire de *La Belle Impéria* au Concile de Constance.

<sup>10</sup> Étant donné qu'il est inachevé et qu'il est difficile à interpréter, je n'examinerai pas ce conte.

<sup>11</sup> Pour les deux autres que dans cet article je ne prends pas en considération, voir *OD I*, p. 1192-1193 et *BO XX*, p. 618-619.

<sup>12</sup> Qu'on peut lire dans Balzac, *Œuvres diverses*, t. II, Édition publiée, sous la direction de Pierre-Georges Castex, par Roland Chollet et René Guise avec, pour ce volume, la collaboration de Christiane Guise, Paris, Gallimard, 1996, Bibliothèque de la Pléiade [= *OD II*], p. 804-808.

<sup>13</sup> Voir *OD I*, p. 1193 et *BO XX*, p. 618.

<sup>14</sup> Cependant, Raymond Massant considère que « la gauloise histoire d'Impéria et du “sieur de Lierne, gentilhomme François” n'a presque rien apporté à notre auteur » (article cité, p. 65 ; formule reprise telle quelle dans *CHH XVIII*, p. 109-110). Pourtant, l'*Histoire de la peinture en Italie* de Stendhal qu'il donne comme source ne contient que l'épithète de la Belle Impéria et l'épisode du suicide de sa fille (voir Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie*, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos par Paul Arbelet, Nouvelle édition établie sous la direction de Victor Del Litto et Ernest Abravanel, Genève, Cercle du Bibliophile, 1969, 2 vol., t. 2, p. 305).

Comme le récit contient plusieurs éléments qui ont inspiré notre auteur dans différentes phases de la rédaction des *Contes drolatiques*, citons-le dans son intégralité, d'après le *Fac simile* de l'édition originale<sup>15</sup> :

Je le vous prouveray par le sieur de Lierne gentilhomme François, lequel estant couché avec une courtisane à Rome, y fut pris. Elle comme les chastes courtisannes le sçavent pratiquer, avoit amassé de petites pellicules legeres, comme celle des poules dougees & delicates, les avoit emplies de vent musque, selon l'artifice des parfumeurs, La belle Imperia ayant quantité de telles balottes, tenant le gentilhomme entre ses bras se laissoit aimer ; ainsi que ces [p. 22] deux amants temporels *pigeonnoient* la mignotise d'amour, affilant le bandage<sup>16</sup>, la Dame destournant sa main mit une petite vessie en estat, & d'un petit coup de fesse la fit esclatter ; de sorte que la petite balotte se resolut en la figure auditive d'un pet. Le gentilhomme l'ayant ouy voulut retirer son nez du lict pour luy donner air ; ce n'est pas ce que vous pensez, dit elle, il faut sçavoir avant que craindre : à ceste persuasion il receut une odeur agreable, & contraire à celle qu'il presumoit, ainsi il receut ce parfum avec delectation, ce qu'ayant encore receu *d'abondant*<sup>17</sup> plusieurs fois, il s'enquit de la Dame si tels vents procedoient d'elle qui sentoient si bon, veu que celuy qui glissoit des parties inferieures des dames Françaises estoit assez puant & abominable ; à quoy elle respondit avec un fretillement<sup>18</sup> philosophique, que le naturel du païs, & de la nourriture aromatique faisoit que les Dames Italiennes qui usent de delices odoriferantes en rendoient la quinte essence par le cul, ainsi que par le bec d'une cornue : Vrament, respondit il, nos dames ont bien un autre naturel de pets. Il advint qu'après quelques autres *musquetades* par circonstance de vent trop enfer-[p. 23]-mé, Imperia fit un pet au naturel, non seulement, mais vray & substantiel : le François accoustumé par le nez à la chasse des pets, de là vient le proverbe, mené par le nez, oyant ce corps

<sup>15</sup> François Béroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir*, t. II, *Fac simile* [de l'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Marseille, fonds ancien, Rés. 8066] édité par Hélène Moreau et André Tournon avec la collaboration de Jean-Luc Ristori, Paris, Champion, 2004, p. 21-23. Dans la citation, je distingue *i* et *j*, et *u* et *v* ; et c'est moi qui souligne.

<sup>16</sup> Le substantif *bandage* au sens d'« érection » n'est relevé dans le FEW, t. 15, 1, p. 113a, s.v. *\*bindo-* que dans le Centre-wallon et en Suisse.

<sup>17</sup> Sur cette locution qu'on retrouve souvent dans les *Contes drolatiques* (voir la Concordance de Kazuo Kiriu consultable sur le site suivant : <http://www.v2asp.paris.fr/commun/v2asp/musees/balzac/kiriu/concordance.htm>), voir le FEW, t. 25, p. 60a, s.v. *abundare* qui cite *d'abondant* locution adverbiale « en outre » (1291-*Dictionnaire de l'Académie française* de 1740).

<sup>18</sup> Ce mot qui s'applique d'ordinaire à un animal est employé ici en parlant d'une personne ; c'est un cas assez rare, semble-t-il (voir le TLF, s.v. *fretillement*). Est-ce un souvenir de Rabelais, *Tiers livre*, chapitre 32, où il est question de « la poincture et fretillement douloureux » des humeurs chez les femmes (édition Huchon, p. 454) ?

sensuel & momentaire<sup>19</sup>, jetta en diligence le nez sous le *linceuil*, afin d’appréhender la benoïste odeur, pour laquelle envahir<sup>20</sup> il eust voulu estre tout de nez, mais il fut trompé, il en recueillit avec le nez plus que vous n’en feriez avec quatorze pelles de bois, telles qu’on mesure le bled à Orleans : Et quoy, une odeur tant infecte, venuë du plus fin endroit de l’establissement de la merde, que vesse ne fut jamais si puante. O Dame, dit il, qu’avez vous fait ? encor en ouvrant le *bagonisier*<sup>21</sup> il y entra une allenee humide qui luy parfuma breneusement<sup>22</sup> tout le palais. Elle respondit, Seigneur, c’est une petite *galantise*<sup>23</sup> pour vous remettre en goust de vostre païs.

Ce conte contient plusieurs mots qui ont intéressé Balzac et qu’il utilisera dans ses *Contes drolatiques* ; je pense au substantif masculin *bagonisier* « bouche » qu’on trouve dans *Les Bons Propous des relligieuses de Poissy*<sup>24</sup> et *Le Prosne du ioyeux curé de Meudon*<sup>25</sup> ou au substantif masculin *linceul* « drap » qui se lit dans *Le Succube*<sup>26</sup>. Parmi ces mots, on peut remarquer en particulier le verbe *pigeonner* qu’on lit dans la proposition subordonnée *ainsi que ces deux amants temporels pigeonnaient la mignotise d’amour*. Cette occurrence a été citée par La Curne de Sainte-Palaye dans son *Dictionnaire historique de l’ancien langage françois*<sup>27</sup>, qui la définit par « se caresser en pigeon ». Cette définition convient-elle au contexte ? Le complément d’objet direct *la mignotise d’amour* ayant le sens de « cajoleries, paroles douces échangées entre deux

<sup>19</sup> L’adjectif *momentaire* qui signifie « momentané » est rare ; il manque au FEW, t. 6, 2, p. 62a, s.v. *momentum*. Bien que Huguet, t. 5, p. 307a ne cite que Béroalde de Verville (voir un emploi similaire dans le chapitre 41, *Sermon VI* : « & ouvrant les yeux de peur d’y avoir enfermé de ceste espece de vapeurs & corps momentaires », *Fac simile* de l’édition originale, *op. cit.*, p. 209), on en a une attestation antérieure dans *Mantice* de Pontus de Tyard (voir Frantext).

<sup>20</sup> Le verbe signifie « prendre », voir Huguet, t. 3, p. 547b, s.v. *envahir* ; le FEW, t. 4, p. 786a, s.v. *invadere*.

<sup>21</sup> Huguet, t. 1, p. 451b ne cite que ce passage comme exemple du substantif *bagonisier* « bouche » ; le mot est-il à ajouter au FEW, t. 4, p. 315b, s.v. *gula* ?

<sup>22</sup> C’est l’unique exemple cité par Huguet, t. 1, p. 702b ; le mot manque au FEW, t. 1, p. 514b, s.v. *\*brenno-*.

<sup>23</sup> Au sens de « tour plaisant, mauvais tour », cette attestation est recueillie par Huguet, t. 4, p. 253b à côté de Baïf et de Noël du Fail, *Contes d’Eutrapel* ; ce sens est limité au XVI<sup>e</sup> siècle selon le FEW, t. 17, p. 475b, s.v. *wala*. Cette signification ne semble pas convenir aux quatre occurrences du mot dans les *Contes drolatiques* (voir le glossaire, *OD I*, p. 1784a et *BO XX*, p. 583a).

<sup>24</sup> Voir *OD I*, p. 189 : « Encore qu’elle tortillast son *bagonisier* » (voir aussi *BO XX*, p. 187 ; c’est moi qui souligne).

<sup>25</sup> Voir *OD I*, p. 244 : « se pourlescher de sa petite langue rose les babouines et la barbe naissante de son *bagonisier* » (voir aussi *BO XX*, p. 243 ; c’est moi qui souligne).

<sup>26</sup> Voir *OD I*, p. 277 : « en de longs *linceulz* de soye ou veloux noir » (voir aussi *BO XX*, p. 276 ; c’est moi qui souligne).

<sup>27</sup> Niort, 1875-1882, 10 vol., t. 8, p. 304b.

amants<sup>28</sup> », le sens de « roucouler, dire d'une façon amoureuse » semble être préférable. Pourtant, cette occurrence du *Moyen de parvenir* est ensuite passée dans le FEW, t. 8, p. 557b, s.v. *pipio* avec la définition d'« embrasser en mettant la langue dans la bouche de l'autre<sup>29</sup> ». Quant au TLF, il donne sous son article *pigeonner* le sens d'« embrasser à la manière des pigeons » pour l'emploi « intransitif » de Béroalde de Verville cité par La Curne, mais le verbe n'est pas employé intransitivement chez Béroalde de Verville et le sens qu'il lui donne me semble aussi peu adéquat que celui du FEW. On reviendra plus loin sur l'attestation du verbe dans *La Belle Impéria*.

Du point de vue gastronomique, on peut relever dans le conte du *Moyen de parvenir* le syntagme *nourriture aromatique* dont l'héroïne parle pour justifier la bonne odeur des pets des Italiennes. On n'y trouve pas de détails puisque son explication n'est qu'une mystification, mais la dupe aurait pu imaginer divers mets succulents qui auraient contribué au résultat étonnant auquel il venait d'assister.

Le mot clef du conte de Béroalde de Verville est pourtant le substantif féminin *musquetade*, que selon Michel Renaud il aurait inventé en combinant les mots *musqué* et *mousquetade*<sup>30</sup>. Ne pourrait-on pas y voir la création d'un mets nouveau en utilisant l'élément formant *-ade* désignant des préparations de mets ou de boissons<sup>31</sup>, à l'imitation de *charbonnade* ou *cabriotade* qu'on trouve par exemple dans le chapitre 21 de *Gargantua*<sup>32</sup> ? Si cette interprétation était possible, cette histoire pourrait être considérée comme conte gastronomique mettant en scène des parfums variés d'un mets nouveau.

\* \* \*

<sup>28</sup> Voir le FEW, t. 6, 2, p. 139b, s.v. *miñ-*, encore que dans son glossaire Wayne Conner lui donne le sens de « nature de la femme » (voir *OD I*, p. 1793b et *BO XX*, p. 591b, s.v. *mignotise*), sens que ne connaît pas Huguet, t. 5, p. 266b-267a.

<sup>29</sup> Cette définition ne vient pas de Huguet, parce que celui-ci, t. 5, p. 780b, s.v. *pigeonner* n'enregistre que le sens de « duper ».

<sup>30</sup> Voir Béroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir*, Préface de Michel Jeanneret, Édition établie et annotée par Michel Renaud, Paris, Gallimard, 2006, Folio classique, p. 57, note ; François Béroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir*, t. I, Transcription avec présentation, notes et index par Hélène Moreau et André Tournon avec la collaboration de Jean-Luc Ristori, Paris, Champion, 2004, p. 47 n'a pas de note sur ce mot. Celui-ci est absent du FEW, t. 19, p. 132b, s.v. *musk* ; on peut signaler que Huguet, t. 5, p. 380a, s.v. *musquetade* nous apprend que la graphie *musquetade* pour *mousquetade* est attestée chez D'Aubigné.

<sup>31</sup> Voir le TLF, s.v. *-ade*.

<sup>32</sup> « et desjeunoyt pour abatre la rouzée et mauvais aer : belles tripes frites, belles charbonnades, beaux jambons, belles cabirotades, et force soupes de prime. » (édition Huchon, p. 56). Cette occurrence de *charbonnade* est la plus ancienne, voir le TLF, s.v. *carbon(n)ade* et le FEW, t. 2, p. 358a, s.v. *carbo*, tandis que le mot *cabirotade* « grillade de chevreau » (Huchon le traduit par « grillade de veau ») est un hapax de Rabelais, voir le FEW, t. 2, p. 304b, s.v. *capreolus* ; Huguet, t. 2, p. 39a D'où vient la traduction de Huchon ? On ne trouve rien sur ces deux mots dans Kurt Baldinger, *Etymologisches Wörterbuch zu Rabelais (Gargantua)*, Tübingen, Niemeyer, 2001.

C'est par ce terme *musquetade* que Balzac désigne sa source d'inspiration dans le conte *L'Archevêque*, qui est considéré comme la première version de *La Belle Impéria*. Dans ce conte paru dans *La Caricature* du 4 novembre 1830, on a deux occurrences du mot. D'abord, elle apparaît comme désignation de l'histoire de l'époque où *l'Église était puissante et riche*<sup>33</sup> et où *les conciles regardaient comme un besoin aussi impérieux que celui du vivre et du boire, de requérir bon nombre de courtisanes, fraîches et joyeuses, pimpantes et bien gorgiasées*<sup>34</sup>. La phrase qui la contient sert en même temps à introduire l'héroïne du conte et à la placer au Concile de Trente (1545-1563<sup>35</sup>). La voici :

Remontez donc le cours des âges, et voyez la belle *Impéria*, cette célèbre courtisane romaine, dont Verville a raconté les musquetades parfumées, voyez-la, sur le soir, dans la petite ville de Trente, languissamment couchée...<sup>36</sup>

La deuxième occurrence du substantif *musquetade* se trouve dans l'alinéa où le narrateur raconte pourquoi la Belle Impéria aimait l'archevêque Salviati<sup>37</sup>. Dans cette explication, on voit un capitaine français appelé Bompard qui s'est mépris sur le sens du mot, qui a compris que l'odeur nauséabonde venait non pas du cul mais de la bouche, et qui a ainsi déshonoré la courtisane. Citons ce paragraphe :

Elle aimait Salviati, parce qu'il avait fait très proprement *daguer*<sup>38</sup> un capitaine français dont la langue indiscrete accreditait une opinion dangereuse à son honneur de courtisane. Ce pauvre diable avait mal compris la délicieuse aventure des musquetades ; et, se trompant d'organe, il disait que la *belle Impéria tuait les mouches au vol en parlant*. Salviati, empressé de plaire à cette ravissante fille, ordonna bien vite à l'un de ses *bravi* de tuer le capitaine Bompard, ce qui fut fait<sup>39</sup>.

Du point de vue lexicographique, cette occurrence de la locution verbale *tuer les mouches au vol* « avoir une haleine infecte » est intéressante, car elle est antérieure à

---

<sup>33</sup> *OD II*, p. 804.

<sup>34</sup> *Ibid.* ; c'est l'auteur qui souligne.

<sup>35</sup> Rappelons que la Belle Impéria était morte en 1511.

<sup>36</sup> *OD II*, p. 805 ; c'est l'auteur qui souligne.

<sup>37</sup> S'agit-il de Francesco Salviati, devenu archevêque de Pise depuis 1474 et pendu en 1478 ?

<sup>38</sup> Voir le FEW, t. 3, p. 1b, s.v. *\*daca* qui donne pour le verbe *daguer* le sens de « blesser d'un coup de dague » (depuis le XVII<sup>e</sup> siècle) et « saillir (la femelle), du daim » (depuis 1694). Il en va de même dans Le TLF, s.v. *daguer*.

<sup>39</sup> *OD II*, p. 806 ; c'est l'auteur qui souligne.



celles qu'on connaissait jusqu'ici. Le FEW, t. 6, 3, p. 248b, s.v. *musca* nous apprend en effet que l'expression est attestée depuis Balzac sans plus et il donne comme source Lorédan Larchey, *Les excentricités du langage français*, deuxième édition<sup>40</sup>. Si l'on consulte l'ouvrage de Larchey, on lit à la page 183 le passage suivant :

« Si vous aviez le pouvoir de faire dire que la soubrette tue les mouches au vol, vous seriez joué demain. » – Balzac.

Cette citation sans références précises provenant de la deuxième partie d'*Illusions perdues*<sup>41</sup>, elle peut être datée de 1839. L'occurrence de *L'Archevêque*, qui date de 1830, est donc plus ancienne. Pourtant, Balzac ne semble pas être l'inventeur de la locution, car on en trouve une attestation dès les années 1810, dans le *Dictionnaire portatif piémontais-français suivi d'un vocabulaire français* de Louis Capello<sup>42</sup>. Une recherche plus approfondie serait nécessaire.

Pour revenir à la citation de *L'Archevêque*, on peut relever l'adjectif *délicieux* qui qualifie l'aventure racontée dans *Le Moyen de parvenir*. Puisque c'est un mot qui, comme Littré le disait dans l'article *délicieux* de son *Dictionnaire de la langue française*<sup>43</sup>, signifie à la fois « qui flatte singulièrement le goût » et « qui flatte beaucoup les yeux, l'esprit<sup>44</sup> », il est bien choisi d'une part pour rappeler *une allenee humide qui [...] parfuma breneusement tout le palais* du seigneur de Lierne et une plaisanterie moqueuse de l'héroïne du conte de Béroalde de Verville, et de l'autre pour annoncer l'entreprise des *Contes drolatiques, livre de haute digestion*.

Par ailleurs, il ne faudrait pas oublier que dans *L'Archevêque*, l'héroïne est comparée à un *gastronome*. Juste avant l'alinéa cité, le narrateur insiste sur le fait que ni la jeunesse ni le beauté ni la richesse de Salviati ne l'intéressaient, d'autant qu'il y avait d'innombrables *abbés frais, jeunes, riches et beaux*. Pour insister sur ce point, il propose une comparaison :

---

<sup>40</sup> Paris, 1861.

<sup>41</sup> Voir *Illusions perdues*, Texte présenté, établi et annoté par Roland Chollet dans Balzac, *La Comédie humaine*, t. V, Édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, 1977, Bibliothèque de la Pléiade [= CH V], p. 343 : « Si vous aviez le pouvoir de faire dire que le jeune premier a un asthme, la jeune première une fistule où vous voudrez, que la soubrette tue les mouches au vol, vous seriez joué demain. »

<sup>42</sup> Turin, 1814, p. 455 : « Spussè 'l fià ; *Avoir l'haleine forte, puer du bec : famil. on dit tuer les mouches au vol.* »

<sup>43</sup> Paris, Hachette, 1873, 4 vol., t. 2, p. 1036a.

<sup>44</sup> Selon Littré, cet emploi est familier.

Elle se souciait des prélats *comme un gastronome de pains de munition...*<sup>45</sup>

Cette comparaison souligne combien la courtisane était blasée de la présence de prélats au Concile de Trente et qu'il lui fallait quelque chose d'exceptionnel pour réveiller son appétit. Dans *L'Archevêque*, le narrateur ne dit pas comment se sont déroulés ces festins magnifiques mais fatigants. Il faut attendre *La Belle Impéria* pour voir comment Balzac donnera des détails de la bonne chère ; on le verra dans un instant.

De fait, le conte de 1830 se termine par un empoisonnement réciproque de Salviati et de son rival, le cardinal Mathuseca-Della-Genga. Celui-ci incarne la brutalité qui n'a fait que provoquer la haine de la belle Impéria, parce qu'il *voulait l'acheter comme on achète un lévrier, sans se soumettre aux galants préliminaires, à cette préface platonique, exigés plus impérieusement par la courtisane que si elle eût été duchesse...*<sup>46</sup>

On peut faire remarquer que dans cette présentation du cardinal, le narrateur parle ainsi de l'absence de démarches préliminaires. Il se borne certes à parler des *galants préliminaires* et de la *préface platonique*, mais son emploi du mot *préface* annonce un passage célèbre d'un des *Contes drolatiques* consacré aux préliminaires<sup>47</sup>. Il s'agit des *Bons Propous des religieuses de Poissy*, où le narrateur explique ce que signifie *faire la petite oye* en énumérant longuement des mots qui lui sont associés<sup>48</sup>. Dans *L'Archevêque*, Balzac n'a pas encore poussé si loin son amusement, mais on peut y déceler une germe de la future verve drolatique.

Quoi qu'il en soit, en entendant l'arrivée de Mathuseca, l'héroïne se cache dans son oratoire en laissant Salviati couché à sa place dans son lit. Le dialogue entre les deux rivaux se termine, malgré les réponses ingénieuses de l'archevêque qui parle *d'une voix éteinte*<sup>49</sup>, par la reconnaissance de l'anneau de celui-ci par le cardinal et par la décision que chacun d'entre eux a prise de supprimer l'autre. Dans ce dialogue fatal, on a le mot *boucon*, qui mérite d'attirer notre attention. C'est Salviati qui s'en sert pour

<sup>45</sup> *OD II*, p. 805 ; c'est moi qui souligne.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 806.

<sup>47</sup> Il est vrai qu'on y a affaire à une étape plus avancée des relations amoureuses que celle dont il est question dans *L'Archevêque*.

<sup>48</sup> « Ce fust elle [= Mademoiselle, fille du Roy] qui nomma *faire la petite oye*, s'en tenir, en amour, aux préliminaires, prolégomènes, avant-propos, préfaces, protocoles, avertissemens, notices, prodromes, sommaires, prospectus, argumens, notes, prologues, épigraphes, titres, faux titres, titres courans, scholies, remarques marginales, frontispices, observations, dorures sur tranche, iolys signets, fermailz, reigletz, roses, vignettes, culs de lampes, graveures, sans aulcunement ouvrir le livre ioyeux, pour lire, relire, estudier, appréhender, et comprendre le contenu. » (*OD I*, p. 182 ; voir aussi *BO XX*, p. 179-180 ; c'est l'auteur qui souligne).

<sup>49</sup> *OD II*, p. 807.

repousser l'approche de son rival qui croyait encore parler à la courtisane. Voici la phrase qu'il prononce :

Voulez-vous bien ne pas me tutoyer, ou je vous fais donner le *boucon*...<sup>50</sup>

Ce substantif *boucon*, qui signifie ici « mets ou breuvage empoisonné » selon la définition<sup>51</sup> du *Dictionnaire* de Littré, t. 1, p. 383b, et qui annonce l'empoisonnement réciproque qui aura lieu le lendemain, est approprié comme terme local, parce que d'après Jacques Grévin<sup>52</sup>, cet emploi vient de l'italien. Cet emprunt est bien souligné dans les dictionnaires contemporains des *Contes drolatiques*, par exemple dans la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1835), t. 1, p. 211b, s.v. *boucon*, qui dit que c'est un terme « emprunté de l'italien ». Le mot se retrouve dans *La Comédie humaine*<sup>53</sup>. De plus, notre auteur l'utilisera à la fin de *La Belle Imperia mariee*<sup>54</sup> pour désigner le poison que l'héroïne avalera afin de se tuer et de permettre de cette façon à son mari d'épouser la demoiselle de Montmorency.

Dans *L'Archevêque*, la scène finale est décrite brièvement ; c'est au cours d'un *dîner* que les deux prélats se sont tués l'un l'autre. Voici le passage :

Le lendemain, après la séance du concile, ils s'invitèrent à *dîner* chez le patriarche d'Aquilée ; et, comme c'étaient deux fins compères, ils s'empoisonnèrent tous deux, en faisant servir, chacun à son dessein, les précautions qu'ils prirent séparément pour se garantir l'un de l'autre<sup>55</sup>.

Ce repas chez le patriarche d'Aquilée n'ayant pas fait l'objet d'une description détaillée, l'unique mets qui apparaisse dans *L'Archevêque* est donc le *boucon* que les deux protagonistes se sont servis réciproquement. Malgré la gravité de cette fin, pour

<sup>50</sup> *Ibid.* ; c'est moi qui souligne.

<sup>51</sup> Définition rappelée dans la note de *OD II*, p. 1613.

<sup>52</sup> Voir Jacques Grévin, *Deux Livres des venins, Ausquels il est amplement discouru des bestes venimeuses, theriaques, poisons & contrepoisons*, Anvers, Plantin, 1568, p. 6 : « Nous avons encore receu entre les François un mot venu d'Italie, que nous disons, Boucon (& Dieu veuille que nous n'en retenions que le mot despoillé de la chose signifiée) par lequel on entend particulièrement le venin présenté par l'empoisonneur, & est ce que nous nommons proprement en François Poison : [...] » Ce passage est cité par Huguot, t. 1, p. 642b, s.v. *boucon*.

<sup>53</sup> Non seulement dans *Maître Cornélius*, Texte présenté, établi et annoté par René Guise, dans Balzac, *La Comédie humaine*, t. XI, Édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, 1980, Bibliothèque de la Pléiade [= *CH XI*], p. 24 comme le signale le glossaire de Wayne Conner (*OD I*, p. 1762b et *BO XX*, p. 566a), mais aussi dans *Sur Catherine de Médicis*, Texte présenté, établi et annoté par Nicole Cazauban, dans *CH XI*, p. 355.

<sup>54</sup> Voir *OD I*, p. 445 ; *BO XX*, p. 448-449.

<sup>55</sup> *OD II*, p. 808 ; c'est moi qui souligne.

quelqu'un qui *se souciait des prélats comme un gastronome de pains de munition*, ce n'était qu'un divertissement de plus. Cette conclusion est donnée explicitement dans le dernier alinéa du conte :

Impéria s'amusa fort de cette aventure, et raconta l'histoire à je ne sais quel *abbé tourangeau* qui ne la comprit guère<sup>56</sup>.

On remarquera la présence inopinée d'un *abbé tourangeau* comme interlocuteur de la courtisane. Les lecteurs du *Premier dixain* retrouveront ce personnage sous un aspect un peu différent.

Le conte du *Moyen de parvenir* où l'on assistait à divers vents est ainsi transformé par Balzac en une histoire qui aboutit à l'absorption de poison et à un rire moqueur de l'héroïne. Cette réécriture serait-elle inspirée du dernier vent qu'a laissé échapper la courtisane chez Béroalde de Verville, de ce *pet fouldroyant*<sup>57</sup> dont la puanteur *parfuma breusement tout le palais* du seigneur de Lierne ? Le *boucon* utilisé par les deux prélats serait-il alors enfermé dans une *ballotte* qu'elle leur avait offerte et qui contenait, non pas le *vent musqué*, mais *un pet substantiel* venu *du plus fin endroit de l'establishement de la merde* ? De la *musquetade* au *boucon*, il n'y aurait donc pas une grande distance. On pourrait dire que la leçon des deux histoires serait qu'en s'attachant trop à la Belle Impéria, on court le risque d'être *mené par le nez*, comme le disait le narrateur du *Moyen de parvenir* et d'être empoisonné mortellement.

\* \* \*

*La Belle Impéria*, premier conte du *Premier dixain*, nous offre un tableau gastronomique plus sain et ce faisant, il nous apprendrait que la bonne chère peut servir de contrepoison au destin malheureux que dans les deux textes précédents les amants ont reçu en convoitant trop le plaisir de la chair. Certes, ce conte est qualifié de « médiocre » par Roland Chollet dans son édition de 1969<sup>58</sup>. Mais les mets qu'il évoque sont plutôt intéressants aussi bien du point de vue lexicographique que du point de vue littéraire. Les liens de ce conte avec la version primitive et Béroalde de Verville sont également tissés avec habileté.

Le héros est un jeune prêtre tourangeau, appelé Philippe de Mala. Ce personnage est-il le même que celui dont la présence est dévoilée à la fin de *L'Archevêque* comme

<sup>56</sup> *Ibid.* ; c'est moi qui souligne.

<sup>57</sup> Pour reprendre l'expression d'Eustorg de Beaulieu dans son *Blason du pet et de la vessie* : « Vesse veneuse, & vous pet fouldroyant Que mainte dame au nez lasche en riant » (*Les divers rapportz. Contenantz plusieurs Rondeaulx, Dizains, Ballades, Chansons, Epistres, Blasons, Epitaphes, & aultres joyusetez. Le tout composé par M. E. de Beaulieu*, Paris, Lotrian, 1540, f° 80v°).

<sup>58</sup> Voir *BO XX*, p. 618.

on vient de le voir ? Si c'est lui, on peut imaginer qu'au cours de son séjour à Constance<sup>59</sup> (on n'est plus à Trente), il a appris de la courtisane l'histoire du *boucon* tout en ne la comprenant pas bien. De plus, puisque Tours occupe la place centrale du *Premier dixain*<sup>60</sup>, il n'est pas étonnant que le héros soit tourangeau.

Pourtant, Balzac n'a pas inventé de toutes pièces ce personnage. Il s'inspire d'un ouvrage de Jacques Lenfant, *Histoire du Concile de Constance Tirée principalement d'Auteurs qui ont assisté au Concile* (2 vol., Amsterdam, Humbert, 1714), qu'il mentionne dans la note<sup>61</sup> ajoutée au conte lors de la publication dans la *Revue de Paris* du 19 juin 1831. En effet, Jacques Lenfant nous apprend qu'il existait un prédicateur aragonais appelé Philippe Malla. Il cite comme prouesse digne de mémoire le sermon qu'il a fait lors de la consécration du pape Martin V. Voici comment cette prédication a été faite :

Quant l'Assemblée fut complete on ferma l'Eglise, & Martin V. se rendit dans le Chœur où le Cardinal d'Ostie célébra la Messe, après laquelle *Philippe Malla*, Docteur Arragonois, fit un Sermon sur ces paroles : *Celui qui vaincra, je le ferai être une colonne au temple de Dieu, & ces autres, Il apparut un grand signe au ciel, une femme vêtue du Soleil ayant sur sa tête douze étoiles & la Lune sous ses pieds*, faisant allusion au nom de *Colonne* que portoit le Pape élu, à *Pierre de Lune* déposé, & aux douze Rois Catholiques qui étoient au Concile, ou qui y avoient leurs Ambassadeurs, [...] <sup>62</sup>.

La question est de savoir pourquoi parmi d'innombrables ecclésiastiques présents au concile, Balzac a choisi cet Aragonais comme héros de son conte. Elle n'est sans doute pas tout à fait dépourvue de sens, car dès *Agathise* de 1820, il aimait choisir « des noms qui annoncent en quelque sorte les personnages<sup>63</sup> ». Raymond Massant<sup>64</sup> qui a identifié la source historique du romancier propose certes une hypothèse ingénieuse en réunissant Philippe Malla et Philippe Hurault qui a dirigé l'abbaye de Turpenay de 1526

---

<sup>59</sup> Le Concile de Constance ayant été tenu de 1414 à 1418, la Belle Impéria n'était pas encore née. Selon Raymond Massant (article cité, p. 52 ; *CHH XVIII*, p. 98), l'histoire racontée pourrait être située peu après le 13 décembre 1415.

<sup>60</sup> Voir la notice de *OD I*, p. 1124.

<sup>61</sup> Note qu'on peut lire dans *OD I*, p. 1193 : « Suivant le père Lenfant, auquel nous devons une consciencieuse histoire de cette illustre assemblée [...]. Le père Lenfant estime que la population étrangère à la ville de Constance fut de cent mille âmes pendant toute la durée du concile. (Voyez page 51, édition d'Amsterdam, Pierre Humbert, 1714). » (voir aussi *BO XX*, p. 619 ; c'est moi qui souligne).

<sup>62</sup> Jacques Lenfant, *op. cit.*, p. 544 ; c'est l'auteur qui souligne.

<sup>63</sup> Voir *Œuvres de l'abbé Savonati. Agathise*, dans *OD I*, p. 639 et note 2.

<sup>64</sup> Voir son article cité, p. 57-60 et *CHH XVIII*, p. 102-104.

à 1539. Mais il n'explique pas le choix même de ce prédicateur aragonais. Ne pourrait-on pas supposer que l'extrait de son sermon donné par Jacques Lenfant a tellement plu à notre romancier que l'apparition d'*une femme vêtue du Soleil* l'a conduit à concevoir la scène où le jeune prêtre rencontre pour la première fois la Belle Impéria au moment où *les chamberières et les meschines [...] mettoient son joly corps à nu*<sup>65</sup>, d'autant plus que dans *La Belle Imperia mariee* l'héroïne brillera *comme soleil*<sup>66</sup> lors de la fête de ses noces ?

Un autre détail à noter est le fait que d'après Jacques Lenfant, « *Bernard*, Archevêque de Bourdeaux<sup>67</sup> », a été envoyé au roi d'Aragon par le pape Martin V pour lui notifier son élection et la déposition de Pierre de Lune. Cette mission qui aurait pu le mettre en rapport avec le prédicateur aragonais aurait peut-être intéressé Balzac, car *La Belle Impéria* commence ainsi :

L'archevesque de *Bourdeaux* avoyt mis de sa suite, pour aller au concile de Constance, ung tout joli petit prebstre tourangeau dont les fassons et la parolle estoient curieusement mignonnes, d'autant qu'il passoit pour fils de *la Soldée* et du gouverneur<sup>68</sup>.

On voit que malgré son origine tourangelle, le héros ne va pas à Constance avec l'archevêque de Tours mais qu'offert par celui-ci, il accompagne l'archevêque de Bordeaux. L'introduction de celui-ci que Jacques Lefranc aurait pu suggérer à Balzac ne serait-il pas motivée de plus par le nom même de *Bourdeaux* ? Car en recourant à ce nom de lieu, ne voulait-il pas nous apprendre dès le départ qu'il s'agit d'une histoire de *bordel*<sup>69</sup> au sens de « lieu de prostitution » ? Ce ne serait pas impossible. Car *les maisons bordelières* sont appelées *bordeaulx* dans *Dires incongrus de trois pelerins*<sup>70</sup> et la ville de Bordeaux est évoquée dans *La Faulse Courtizanne* à propos d'une des débauches du duc d'Orléans<sup>71</sup>.

<sup>65</sup> *OD I*, p. 13 ; voir aussi *BO XX*, p. 7.

<sup>66</sup> *OD I*, p. 436 ; voir aussi *BO XX*, p. 439.

<sup>67</sup> *Op. cit.*, p. 549 ; c'est l'auteur qui souligne.

<sup>68</sup> *OD I*, p. 11 ; voir aussi *BO XX*, p. 5 ; c'est moi qui souligne.

<sup>69</sup> Voir le FEW, t. 15, 1, p. 188a, s.v. *bord* qui enregistre la graphie *bourdeau* depuis *Le livre et mistere du glorieux seigneur et martir saint Adrien* (1485) jusqu'à Agrippa d'Aubigné.

<sup>70</sup> *OD I*, p. 423 : « La paour saizit le gars qui lors me suyvit en l'ostellerie en grant esmoi et n'ozoit gecter la veue sur les dicts *bordeaulx*. » (voir aussi *BO XX*, p. 425 ; c'est moi qui souligne). Cette occurrence est rangée sous *Bordeaux* dans la Concordance de Kazuo Kiriu ; il faudra créer l'entrée *bordel* pour l'y mettre.

<sup>71</sup> *OD I*, p. 208 : « Ce fust luy, qui, premier, conceut d'avoir des relays de femmes, en sorte que, alors que il alla de Paris à *Bourdeaux*, treuvoit touiours, au desseller de sa monture, ung bon repas et ung licet guarny de iolyes doubleures de chemise. » (voir aussi *BO XX*, p. 206-207 ; c'est moi qui souligne).

La graphie *Bourdeaulx* semble impliquer une autre allusion. Ne serait-il pas possible de la rapprocher du substantif *bourde*<sup>72</sup> au sens de « plaisanterie, mensonge » ? L'histoire de la maladie contagieuse que Philippe inventera pour le cardinal de Raguse peut être qualifiée de *bourde*, et elle doit être bien digne d'un prêtre au service de l'archevêque de Bordeaux.

Même si le lien avec celui-ci aurait conduit Balzac à attribuer le nom du prédicateur aragonais au héros de *La Belle Impéria*, il reste encore la question de savoir pourquoi il s'y appelle *Philippe de Mala* et non pas *Philippe Malla* comme chez l'historien du Concile de Constance. Ne serait-il pas possible d'imaginer quelle association d'idées a guidé l'auteur pour cette modification ? Aurait-elle été due à quelque *onomatomantie*, pour reprendre le mot de Rabelais<sup>73</sup> ? L'explication la plus simple serait qu'en introduisant la particule *de*, Balzac aurait voulu anoblir son héros, comme son père a fait pour le compte de sa famille<sup>74</sup>. Une autre interprétation serait de voir dans *Mala* le féminin de l'adjectif latin *mālus* au sens de « mauvaise, méchante ». Dans ce cas, *de* serait une préposition signifiant la possession et, par son nom, le héros serait destiné à devenir l'amant d'une femme mauvaise ou méchante.

Mais, que *de* soit ajouté ou non, l'appellation même de Mala n'aurait-elle pas intéressé Balzac ? Par exemple, ne pourrait-on pas voir dans ce nom une allusion à une maladie *malivole* dont il parlera au cardinal de Raguse pour faire sortir l'évêque de Coire de chez la Belle Impéria ? En inventant cette histoire de la coqueluche<sup>75</sup> grâce à laquelle il réussira également à faire expulser le cardinal, ne ferait-il pas preuve d'une *malignité* que suggère son nom ? En anticipant, citons le propos qu'il tiendra au Ragusain :

Or, m'est avis que, pour vous mercier de cette tant bonne abbaye<sup>76</sup>, je vous dois ung bel advertisement... Vous savez du reste combien est *malivole* et se gagne dru cette damnée coqueluche, qui a cruellement matté Paris. Ores, dites-luy que vous venez d'assister vostre bon vieulx ami l'archevesque de Bourdeaux... Par ainsi, le ferez desguerpir comme feurre devant grant souffle d'air<sup>77</sup>.

<sup>72</sup> Voir le FEW, t. 1, p. 440b, s.v. \*borda.

<sup>73</sup> Voir *Tiers livre*, chapitre 25 : « Par Onomatomanterie. Comment as-tu nom ? » (édition Huchon, p. 430). Sur ce mot qui signifie « art de deviner l'avenir de quelqu'un par le nom qu'il porte », voir le FEW, t. 7, p. 356b, s.v. *onoma*.

<sup>74</sup> Voir Roger Pierrot, *Honoré de Balzac*, Paris, Fayard, 1994, p. 6.

<sup>75</sup> Sur le choléra qui atteint Paris en 1832, voir la notice de Raymond Massant, *CHH XVIII*, p. 116.

<sup>76</sup> L'abbaye de Turpenay que le cardinal vient de promettre à Philippe pour que celui-ci parte tout de suite de chez la courtisane. Je reviendrai sur cette abbaye ci-dessous.

<sup>77</sup> *OD I*, p. 20 ; voir aussi *BO XX*, p. 14 ; c'est moi qui souligne. Dans *OD I*, on a les guillemets fermants après *Paris*, mais ils devraient plutôt être mis après *d'air*. Le texte de *BO XX* me semble préférable.

L'adjectif *malivole* qui est ici appliqué à la maladie peut être épithète d'une personne. Quand on se rappelle un passage de *Pantagruel* : « selon le saige Salomon Sapience n'entre point en ame malivole<sup>78</sup> », ne pourrait-on pas dire que Philippe de Mala est amené par son nom à transgresser son vœu de chasteté, comme le dira une des chambrières de la Belle Impéria<sup>79</sup> ?

Une autre allusion serait possible. En effet, *Mala* ne nous ferait-il pas penser au mot latin *mālum* au sens de « pomme » ? Ce rapprochement permettrait plusieurs interprétations. D'abord, on pourrait penser que ce nom indique son état misérable en se rappelant que dans *Pantagruel*, Panurge est comparé à un *cueilleur de pommes*<sup>80</sup> lorsqu'il apparaît dans un état pitoyable devant le héros pour la première fois. Le narrateur de *La Belle Impéria* ne souligne-t-il pas qu'à Constance, *il estoit paouvre tout son saoul*<sup>81</sup> ?

En partant du rapprochement de *Mala* avec *mālum* « pomme », on pourrait proposer une autre interprétation. Le nom du héros pourrait annoncer dès le début le grand amour de la courtisane raconté dans *La Belle Imperia mariee*. Car dans ce conte final du *Troisiesme dixain*, les joues<sup>82</sup> du cadet de L'Isle-Adam que l'héroïne se met à aimer dès sa première apparition sont comparées aux petites pommes<sup>83</sup>.

Le nom latin *mālum* « pomme » nous suggère une autre piste ; c'est le jugement de Pâris. Tandis que, comme le rappelle Panurge dans *Pantagruel*<sup>84</sup>, dans le mythe le héros est à choisir entre les trois déesses qui sont Vénus, Junon et Minerve en offrant la pomme d'or à l'une d'entre elles, dans *La Belle Impéria* c'est la courtisane qui choisira entre trois personnages : Philippe de Mala, l'évêque de Coire et le cardinal de Raguse. S'il était vrai que le nom du jeune prêtre tourangeau implique la pomme, ne pourrait-on pas dire que sa victoire sur les deux prélats est une conclusion qui va de soi ?

Philippe de Mala, qui à cause de son protecteur l'archevêque de Bordeaux serait conduit sans le savoir vers un lupanar, n'a pas seulement un lien avec le conte paru dans *La Caricature*, mais aussi il a une relation filiale avec *Le Moyen de parvenir*, car

<sup>78</sup> Voir *Pantagruel*, chapitre 8, édition Huchon, p. 245.

<sup>79</sup> Voir *OD I*, p. 14 : « “Ah ! madame, voilà encore ung vœu de chasteté mué en désir d'amour”, dit l'une des femelles. » (voir aussi *BO XX*, p. 8).

<sup>80</sup> Voir *Pantagruel*, chapitre 9 : « et tant mal en ordre qu'il sembloit estre eschappé es chiens, ou mieulx ressembloit un cueilleur de pommes du pais du Perche. » (édition Huchon, p. 246).

<sup>81</sup> *OD I*, p. 11 ; voir aussi *BO XX*, p. 5.

<sup>82</sup> En latin, il existe du reste le substantif féminin *māla* qui signifie « mâchoire ; joue ».

<sup>83</sup> *OD I*, p. 431 : « Aussy feut elle tant enyvree d'amour vraie, à la veue de ceste frescheur de ieunesse, que n'estoyt son imperiale maiesté, elle eust esté bayser ces bonnes ioues qui reluysoient comme *petistes pommes*. » (voir aussi *BO XX*, p. 435 ; c'est moi qui souligne).

<sup>84</sup> Voir *Pantagruel*, chapitre 21, édition Huchon, p. 292.



comme on l'a vu dans la citation du début de *La Belle Impéria*, il *passoit pour fils de la Soldée et du gouverneur*. La note de *OD I*, p. 1194 nous apprend que la Soldée est une « honnête beurrière de Bourgueil », mise en scène par Béroalde de Verville. Pour suivre l'histoire de la Soldée, il suffit de se reporter aux chapitres 43, *Annotation* et 44, *Bénédiction du Moyen de parvenir*<sup>85</sup>. Comme elle est accusée par son mari d'être trop sale pour faire un *beurre net*, elle lui propose d'en faire si propre qu'il pourra en manger. Mais malgré toute la précaution qu'elle a prise, au dernier moment la *selle*<sup>86</sup> à *trois pieds* sur laquelle elle est montée pour prendre *un petit bois taillé* s'est renversée. Le résultat est décrit de la manière suivante :

[...] son cul donna en platte forme, & si proportionnément dans sa gidelle<sup>87</sup> sur son beurre, qu'elle le remit en caos, desfaisant toutes ses figures distinctes, & le repoitrit malheureusement par la pesanteur de son fessier, qui de la roideur du coup estampa l'impression de ses fesses si abondamment, que le beurre en fit la venerable remembrance en creux. (p. 224)

En nommant la Soldée la mère du héros de *La Belle Impéria*, Balzac aurait sans doute supposé que les lecteurs se rappelleraient que l'histoire de la *musquetade* n'est pas loin, et qu'ils s'attendraient à ce que le derrière de la beurrière rapproche son fils de la courtisane romaine et que la bonne chère ne soit pas absente.

En effet, dès le début, le pauvre tourangeau fait un rêve de bombance. En entendant une instigation diabolique, il se promet ainsi de *bancqueter, de se ruer en rostisseries et aultres saulces d'Allemaigne*<sup>88</sup>. Cette rêverie est digne d'intérêt, parce que le substantif *rostisserie*, absent du glossaire des deux éditions de référence, semble signifier « viandes rôties » et non pas « boutique du rôtisseur », et que c'est un emploi rare. Ce sens n'est relevé ni par le TLF, s.v. *rôtisserie* ni par le FEW, t. 16, p. 684a, s.v. *\*raustjan*. Cependant, Huguet, t. 6, p. 634b, s.v. *rostisserie* cite pour le sens d'« action de rôtir » un passage de *Pantagruel*, chapitre 14 : « Ainsi eschappe gaillard et dehayt, et vive la roustisserie<sup>89</sup>. » Est-ce cette occurrence qui a inspiré Balzac ? Comme chez Rabelais c'est Panurge, ancien *cueilleur de pommes*, qui utilise ce mot dans ce passage

<sup>85</sup> Voir le *Fac simile* de l'édition originale, p. 219-224.

<sup>86</sup> Qui signifie « siège de bois sans dossier ». S'agit-il d'un jeu de mots avec la *selle* au sens de « chaise percée » ? Le TLF, s.v. *selle* donne le sens de « siège de bois sans dossier » depuis Bérout, *Tristan* et « chaise percée » depuis ca. 1225 Pean Gatineau. Voir aussi le FEW, t. 11, p. 418b, s.v. *sella*.

<sup>87</sup> Le mot *gidelle* signifie « cuve, jatte » ; Huguet t. 4, p. 313b, s.v. *gidelle* ne cite que cet exemple. C'est une forme régionale (Haut-Maine et Saintonge), voir le FEW, t. 4, p. 13a, s.v. *gabata*, où l'on ajoutera une attestation dialectale relevée dans le FEW, t. 23, p. 38b.

<sup>88</sup> *OD I*, p. 11 ; voir aussi *BO XX*, p. 5.

<sup>89</sup> Voir l'édition Huchon, p. 267 qui n'annote pas le mot.

où il raconte comment il a échappé aux chiens turcs en leur lançant des lardons, il ne serait pas tout à fait extravagant d'imaginer que Philippe de Mala, autre *cueilleur de pommes*, rêve de bâfrer des viandes rôties en employant le même mot.

Quant aux *saulces d'Allemagne*, y aurait-il une nouvelle allusion au *Moyen de parvenir* ? Car dans le chapitre 109, *Archive*, on lit le passage suivant où il est question de différentes façons de se ruiner :

[...] & de fait passant par ceste contree, nous voyons des personnes riches qui entamoient leur bien, & pour le manger faisoient diverses saulces, les uns le mangeoient à la saulce de responce, les autres allans au *marché aux fesses*, quelques uns à *la saulce d'Allemagne*, aucuns à la [p. 601] sauce de la messe d'unze heures, [...] <sup>90</sup>.

Que veut dire *la saulce d'Allemagne* ? Sa signification est obscure pour Michel Renaud<sup>91</sup>. Le sens de « sauce allemande », c'est-à-dire « sauce blanche faite avec du velouté de veau, liée aux jaunes d'œufs et à la crème » pour reprendre la définition de Manfred Höfler<sup>92</sup> ne me semble pas tout à fait convenir au contexte. Ne désignerait-elle pas plutôt la beuverie ou l'ivrognerie ? Car boire à *la Tudesque* voulait dire, selon Panurge, boire si net qu'il ne reste *une seule goutte* dans les bouteilles ou les tonneaux<sup>93</sup>. La question mériterait d'être creusée. Quoi qu'il en soit, le syntagme placé à côté du *marché aux fesses* aurait pu frapper Balzac pour le conduire à l'employer dans les *Contes drolatiques*<sup>94</sup>.

Pour revenir à Philippe de Mala, poussé par l'envie de rencontrer des courtisanes, il erre la nuit dans les rues de Constance. Citons le passage qui décrit ses promenades nocturnes :

<sup>90</sup> Béroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir*, *Fac simile* de l'édition originale, *op. cit.*, p. 600-601 ; c'est moi qui souligne.

<sup>91</sup> Voir *Le Moyen de parvenir*, édition citée de Michel Renaud, la note 1 de la page 78. Huguet, t. 1, p. 155a, s.v. *Alemand* renvoie à l'article *saulse* pour le syntagme *sausse d'Alleman*, mais l'article *sausse* (et non pas *saulse*) du t. 6, p. 706a néglige ce syntagme.

<sup>92</sup> Voir Manfred Höfler, *Dictionnaire de l'art culinaire français. Étymologie et histoire*, Aix-en-Provence, Edisud, 1996, p. 13a, s.v. *sauce allemande*, qui cite comme l'attestation la plus ancienne du syntagme *sauce d'Allemagne* P. de Lune, *Le Cuisinier*, 1656 ; ce qui veut dire sans doute qu'il n'a pas donné ce sens à notre occurrence du *Moyen de parvenir*.

<sup>93</sup> Voir *Pantagruel*, chapitre 28, édition Huchon, p. 314 et variante *a* ; la leçon à *la Tudesque* de l'édition originale a été remplacée plus tard par à *la Bretesque*.

<sup>94</sup> On peut regretter que Wayne Conner ne dise rien dans son glossaire de *OD I* et de *BO XX*.

[...] bridé par son envie, il alloyt, le soir, par les rues de Constance, peu soucieux de sa vie ; et, au risque de se faire *pertuisanner* le corps par les soudards, il espionnoit les cardinaulx entrant chez les leurs<sup>95</sup>.

Le verbe *pertuisanner* mérite d'attirer notre attention. Bien qu'absent du glossaire, il s'agit sans doute d'un néologisme, forgé à partir du substantif féminin *pertuisane* « arme d'infanterie proche de la hallebarde<sup>96</sup> ». Le sens du verbe serait alors « attaquer avec une pertuisane ». Mais il serait possible de le rattacher aussi au substantif *pertuis* « trou » et au verbe transitif *pertuisier* « trouser ». Alors, quelle serait la signification de cette création balzacienne ? Étant donné que le mot *pertuis* est employé au sens de « parties naturelles de la femme » à plusieurs reprises dans les *Contes drolatiques*<sup>97</sup>, ce serait, non seulement « attaquer avec une pertuisane », mais aussi « pénétrer » au sens érotique. Le jeune prêtre, qualifié de *nice* et de *coquebin*<sup>98</sup>, c'est-à-dire, selon Béroalde de Verville, quelqu'un qui n'a jamais vu le sexe de la femme<sup>99</sup>, ne serait-il pas l'objet favori des soudards homosexuels ? On assisterait ainsi à une autre allusion au derrière des personnages.

Les maisons des cardinaux que regarde Philippe de Mala sont illuminées et pleines de bruits joyeux. Le narrateur insiste dans cette description sur la présence de mets succulents. Citons la phrase où l'on les voit énumérés d'une façon particulière :

Les cuisines faisoient des miracles, et si, disoit-on, *des offices de bonnes pottées grasses et fluantes, matines de jambonneaulx, vespres de goulées friandes et laudes de sucreries...*<sup>100</sup>

<sup>95</sup> *OD I*, p. 12 ; voir aussi *BO XX*, p. 6 ; c'est moi qui souligne.

<sup>96</sup> Voir le TLF, s.v. *pertuisane*, qui retrace l'évolution de l'italien *partigiana* « arme de partisan » au français *pertuisane* sous l'influence de *pertuis*.

<sup>97</sup> Voir le glossaire de Wayne Conner, *OD I*, p. 1799a (avec seulement trois renvois au texte) et *BO XX*, p. 596a (avec six références).

<sup>98</sup> *OD I*, p. 12 ; voir aussi *BO XX*, p. 6.

<sup>99</sup> Voir *Le Moyen de parvenir*, chapitre 28, *Fen* : « VARRO. Quoy belle Dame, & qu'est-ce que coquebin. SOEUR JANNE, ce que les Tourangeaux appellent coquebin, les Angevins le nomment Jagois, & à Paris les femmes le huchent bringuenel. Et quelle sorte de personne est-ce ? On nomme ainsi ceux qui n'ont point veu le con de leur femme, ou de leur garce. » (*Fac simile* de l'édition originale, *op. cit.*, p. 116-117). Le mot *coquebin* est-il vraiment tourangeau comme Wayne Conner le dit dans son glossaire de *OD I*, p. 1770a et de *BO XX*, p. 571b ? On n'en connaît que ce témoignage de Béroalde de Verville et celui de Balzac ; voir le FEW 2, 862b, s.v. *kok-*. L'attestation de *jagois* qu'on lit ici est recueillie dans le FEW, t. 22, 1, p. 6b parmi les matériaux d'origine inconnue ou incertaine. On consultera aussi le FEW, t. 17, p. 189a, s.v. *\*springan* qui enregistre cette occurrence unique de *bringuenel* « novice en amour » parmi les dérivés du verbe *bringuer* « sauter », dont l'aire de diffusion est limitée au sud-ouest ; l'on peut se demander si les Parisiennes utilisaient le mot comme le dit Béroalde de Verville.

<sup>100</sup> *OD I*, p. 12-13 ; voir aussi *BO XX*, p. 6-7 ; c'est moi qui souligne.

Le service ainsi évoqué prend l'allure des offices divins, composés de matines, laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Balzac se serait inspiré peut-être d'un passage cité de *Gargantua*, chapitre 21, où il est question de *soupes de prime*, syntagme que Huguet, t. 7, p. 58b, s.v. *soupe* explique en disant que ce sont des « tranches de pain trempées dans du bouillon, ainsi nommées parce que les moines en mangeaient après l'office de prime<sup>101</sup>. »

En ce qui concerne les mets énumérés ici, les *jambonneaulx* paraissent être indispensables à Constance, car le narrateur en parlera plus tard dans un autre passage<sup>102</sup>. Quant aux *sucreries*, elles désignent certes des « produits à base de sucre<sup>103</sup> », mais le mot semble suggérer des *friandises*, une des appellations des caresses amoureuses qu'on retrouvera dans *La Belle Impéria mariée*.

Après plusieurs nuits d'errance infructueuse, le héros entre un soir, un peu au hasard, dans *la plus belle maison de Constance*<sup>104</sup>, où se trouve la Belle Impéria. Sans savoir qui occupe cette demeure, il est conduit à sa chambre par une odeur agréable. Voici le passage qui décrit cette entrée :

Philippe de Mala monta les degrez aussi lestement que lévrier possédé de male raige d'amour, et fust mené par une *délectable odeur de parfums* jouxte la chambre où devisoyt avecque ses femmes la maîtresse du logis en désagaphant ses atours<sup>105</sup>.

Cette *délectable odeur de parfums* ne nous rappelle-t-elle pas les *balottes* que la Belle Impéria et ses collègues avaient l'habitude de remplir *de vent musqué, selon l'artifice des parfumeurs*, dans l'histoire insérée dans *Le Moyen de parvenir ?* Le narrateur semble souligner que l'agréable odeur joue le rôle d'un signal indicateur que les courtisanes répandent autour d'elles pour attraper leurs dupes.

Et cette première rencontre, toute fugitive d'autant que Philippe ne sait pas encore à qui il parle, est qualifiée plus tard de *franche lippée* par le héros<sup>106</sup>. Le mot *lippée* au sens de « bouchée » est utilisé notamment par Rabelais<sup>107</sup> et le syntagme *franche lippée* qui signifie « bon repas qui ne coût rien » est attesté depuis les *Contes et discours*

<sup>101</sup> Voir aussi Rabelais, édition Huchon, p. 1114. Bien que l'éditrice ne dise rien sur sa rareté, le FEW, t. 17, p. 285a, s.v. *\*suppa* nous apprend que le syntagme n'est employé que par Rabelais et Cotgrave.

<sup>102</sup> À part ces deux occurrences, le mot semble être absent des écrits de Balzac.

<sup>103</sup> Voir le TLF, s.v. *sucrerie*.

<sup>104</sup> *OD I*, p. 13 ; voir aussi *BO XX*, p. 7.

<sup>105</sup> *Ibid.* ; c'est moi qui souligne.

<sup>106</sup> Voir *OD I*, p. 16 ; *BO XX*, p. 10.

<sup>107</sup> Voir *Pantagruel*, chapitre 4 : « pour prendre à tout la langue quelque lippee » (édition Huchon, p. 229) ; cette occurrence est citée par Huguet, t. 5, p. 26a, s.v. *lippee*.

*d'Eutrapel* de Noël du Fail<sup>108</sup>. Le recours au syntagme nous apprend comment une vision seule (à laquelle s'ajoute une *delectable odeur de parfums*) peut se substituer à un vrai repas pour remplir le cœur et l'estomac de l'amant.

Ayant reçu l'invitation de revenir chez elle le lendemain, Philippe se prépare en dépensant tout le bien qu'il possède pour se rendre digne de lui rendre visite. Dans ces préparatifs, le narrateur insiste de nouveau sur l'importance du parfum. Le passage mérite d'être cité :

Le lendemain, pendant que monsieur déblatéroit au concile, contre le train impudique des apostres de la chrestienté, Philippe de Mala despendit ses angelotz, gaignez avec force labeur, en *perfumeries*, *baignades*, *estuveries* et aultres friperies. Or, il *se mugueta* si bien, qu'auriez dict le mignon d'une linotte coëffée<sup>109</sup>.

Dans ce passage, il faut remarquer que Balzac utilise des mots ou sens nouveaux. Le substantif féminin *estuverie* au sens d'« action de prendre un bain de vapeur » est signalé comme néologisme dans le glossaire de Wayne Conner<sup>110</sup>. Mais il n'est pas le seul qui soit remarquable. On peut observer d'une part que le substantif féminin *perfumerie* au sens de « produit de beauté ou de toilette » est nouveau. Selon le TLF, s.v. *parfumerie*, ce sens<sup>111</sup> ne date que de 1823. De l'autre, le substantif féminin *baignade* ici employé au sens d'« action de se baigner » est mal représenté dans la lexicographie et le TLF, s.v. *baignade* ne connaît cette signification<sup>112</sup> que depuis le *Dictionnaire national* de Bescherelle aîné de 1845. Pourtant l'occurrence de *La Belle Impéria* n'est pas la plus ancienne. On en trouve une antérieure dans l'article « Bains de mer. La Mare aux abbés et l'Anse aux maris. Chronique scandaleuse » paru dans *La Silhouette* du 24 octobre 1830. Dans cet article qui commence par « Dans ce pays-là, on prend un bain de mer comme ici une glace, une bouteille de bière ou un verre de coco », on lit le passage suivant :

---

<sup>108</sup> Chapitre 26, *Disputes entre Lupolde et Eutrapel* : « pour arracher une lippee franche en la cuisine » (*Euvres facétieuses de Noël du Fail*, Revues sur les Éditions originales et accompagnées d'une Introduction, de Notes et d'un Index philologique, historique et anecdotique par J. Assézat, t. II, Paris, Daffis, 1874, p. 207) ; voir le TLF, s.v. *lippée*, qui complète le FEW, t. 16, p. 468a, s.v. *lippe*.

<sup>109</sup> *OD I*, p. 15 ; voir aussi *BO XX*, p. 9 ; c'est moi qui souligne.

<sup>110</sup> Voir *OD I*, p. 1780a et *BO XX*, p. 579b. Il est à ajouter au FEW, t. 13, 2, p. 458a, s.v. *typhein*.

<sup>111</sup> Il est absent du FEW, t. 3, p. 855a, s.v. *fumus*.

<sup>112</sup> Qui vient après celle d'« action de noyer un condamné », apparue à l'époque révolutionnaire ; le FEW, t. 1, p. 224b, s.v. *balneare* est trop sommaire.

C'est une des pages les plus riantes de mes souvenirs d'enfance que celle où ma plume, trempée de volupté naïve, a tracé le récit de nos *baignades* de gamins...<sup>113</sup>

Il ne serait pas surprenant que Balzac qui a collaboré à cette revue s'amuse dans ses *Contes drolatiques* en recourant à un néologisme qu'il y a rencontré.

Quant au verbe *mugueter*, son emploi pronominal au sens de « faire le galant » est inconnu des dictionnaires<sup>114</sup>. Le TLF, s.v. *mugueter* ne donne pour le même sens que l'emploi intransitif, et cela depuis 1528. Balzac savait-il du reste que le substantif *muguet* d'où est dérivé le verbe *mugueter* a la même origine que le substantif *musc* ? Cela ne me paraît pas impossible, parce que dans son *Dictionnaire étymologique de la langue française où les mots sont classés par familles*<sup>115</sup>, Jean-Baptiste-Bonaventure de Roquefort mettait *muguet* et *mugueter* sous l'entrée *musc*<sup>116</sup>. Si cette hypothèse n'était pas tout à fait aberrante, on pourrait supposer qu'en se servant de ce verbe, l'auteur aurait voulu renforcer le lien de son conte avec l'histoire des *musquetades* de Béroalde de Verville. Avant de pénétrer dans la maison de la courtisane, le héros avait bien besoin de se parfumer de musc afin de ne pas être envahi par l'odeur d'une autre provenance.

Bref, avec ces mots employés d'une manière si habile, les lecteurs peuvent se rendre compte qu'à travers des détails tantôt anachroniques tantôt étymologiques, Philippe de Mala, qui *estoit paouvre tout son saoul*<sup>117</sup>, s'est métamorphosé en un élégant ecclésiastique digne d'aborder la Belle Impéria.

Dans la salle où il est conduit par la chambrière, on trouve d'abord l'héroïne. Même si son attention est toute concentrée sur la courtisane, le narrateur indique que près d'elle est mise une table couverte de boissons et de victuailles. Ce qui donne lieu à une description détaillée :

La lucidifique Impéria estoit assise près une table couverte de nappes peluchées, garnies d'or, avecque tout l'attirail de la meilleure beuverie. Flaccons de vin, hanaps altérez, bouteilles d'*hypocras*, grez pleins de bon *vin de Chyppre*, drageoires combles d'épices, *paons rostis*, *saulces vertes*, petits *jambonneaulx*

<sup>113</sup> P. 81 ; c'est moi qui souligne.

<sup>114</sup> Voir le FEW, t. 19, p. 134b, s.v. *musk*.

<sup>115</sup> Paris, Decourchant, 1829, 2 vol.

<sup>116</sup> Voir t. 2, p. 114-115.

<sup>117</sup> *OD I*, p. 11 ; voir aussi *BO XX*, p. 5.

*salez*, auroient resjouy la vue du guallant s'il n'avoit pas tant aymé madame Impéria<sup>118</sup>.

Les boissons énumérées contribuent à renforcer la couleur historique du conte. L'*hypocras* est une boisson « très estimée au Moyen Âge<sup>119</sup> », et Balzac aurait pu le rencontrer entre autres dans la première nouvelle des *Cent Nouvelles Nouvelles*. Dans ce texte du Moyen Âge finissant, le narrateur décrit de la manière suivante la façon dont un bourgeois fait des préparatifs pour accueillir sa maîtresse :

Il fist tantost tirer les *baings*, chauffer les *estuves*, faire pastez, tartres et *ypocras*, et le surplus des biens de Dieu, si largement que l'appareil sembloit un grand desroy<sup>120</sup>.

Il est intéressant de voir que dans ce texte du XV<sup>e</sup> siècle, la boisson accompagne les bains et les estuves, comme si le narrateur de *La Belle Impéria* qui parlait des *baignades* et des *estuveries* de Philippe de Mala avait suivi le mouvement de cette phrase.

Dans la salle de la Belle Impéria, le *vin de Chyppe* est aussi digne de remarque. Car il est mentionné dans un autre conte drolatique comme breuvage qu'au cours de la croisade, Harduin V, le seigneur de Maillé a pris pour s'endormir et éviter de se rappeler les yeux flamboyants de l'héroïne<sup>121</sup>. Les *jambonneaulx* qu'on a rencontrés plus haut réapparaissent ici comme un élément indispensable d'un festin de Constance. À ses côtés, on a des *paons rostis*. Ils conviennent tout à fait à l'époque reculée où est située l'histoire, car il s'agit d'un mets tenu pour éminemment médiéval. Comme preuve, on peut se référer à la nouvelle *Élias Wildmanstadius ou l'Homme Moyen Âge*<sup>122</sup> qu'en novembre 1832 Théophile Gautier a publiée dans *Annales romantiques, recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine* (Paris, Janet<sup>123</sup>). En parlant du goût culinaire du héros qui a *l'âme du XV<sup>e</sup> siècle*, le narrateur donne des détails suivants :

<sup>118</sup> *OD I*, p. 17 ; voir aussi *BO XX*, p. 11 ; c'est moi qui souligne.

<sup>119</sup> Voir la définition du TLF, s.v. *hypocras*.

<sup>120</sup> *Les Cent Nouvelles Nouvelles*, Édition critique par Franklin P. Sweetser, Genève, Droz et Paris, Minard, 1966, p. 24 ; c'est moi qui souligne.

<sup>121</sup> Voir *Le Succube*, *OD I*, p. 258 ; *BO XX*, p. 258.

<sup>122</sup> Qu'on peut lire dans Théophile Gautier, *Romans, contes et nouvelles*, t. I, Édition établie sous la direction de Pierre Laubriet, Paris, Gallimard, 2002, Bibliothèque de la Pléiade, p. 146-151.

<sup>123</sup> Ensuite, la nouvelle a été modifiée et reprise dans *Les Jeunes-France, romans goguenards* (Paris, Renduel) en 1833 ; voir la notice de Peter Whyte, dans Théophile Gautier, *Romans, contes et nouvelles*, *op. cit.*, p. 1273.

Cet amour de l'antiquité s'étendait jusque sur la cuisine : il faisait mettre sur sa table des drageoirs et des hanaps ; il ne voulait manger que faisans avec leurs plumes, *paons rôtis*, ou toute autre viande chevaleresque<sup>124</sup>.

Remarquons par ailleurs que les *sauces vertes*, « sauces faites avec du blé vert et du jus d'herbes crues<sup>125</sup> », qui chez la Belle Impéria sont mises à côté des *paons rostis*, nous rappellent un passage de *Maître Cornélius*<sup>126</sup>, mais surtout qu'elles devront faire sourire les lecteurs de Rabelais. En effet, dans le chapitre 2 du *Tiers livre*, Panurge en fait « un éloge dithyrambique<sup>127</sup> », qui malgré sa longueur mérite d'être cité, car il contient des éléments qui nous intéressent :

De bled en herbe vous faictez belle *saulce verde*, de legiere concoction : de facile digestion<sup>128</sup>. Laquelle vous esbanoist le cerveau, esboudist les espritz animaulx, resjouist la veue, ouvre l'appetit, delecte le goust, assere le cœur, chatouille la langue, faict le tainct clair, fortifie les muscles, tempere le sang, alliege le diaphragme, rafraischist le foye, desoppile la ratelle, soulaige les roignons, assouplist les reins, desgourdist les spondyles, vuide les ureteres, *dilate les vases spermaticques, abbrevie les cremasteres*<sup>129</sup>, *expurge la vessie, enfle les genitoires*, corrige le prepuce, incruste la balane, *rectifie le membre* : vous faict bon ventre, bien rotter, *vessir, peder*, baisler, mouscher, haleiner, inspirer, respirer, ronfler, suer, *dresser le virolet*, et mille autres rares adventaiges<sup>130</sup>.

Parmi tous les bienfaits que nous procure la sauce verte, il ne manque donc ni ceux concernant la sexualité (*dilater les vases spermaticques* ; *abbrevier les cremasteres* ; *expurger la vessie* ; *enfler les genitoires* ; *rectifier le membre* ; *dresser le virolet*) ni ceux concernant la flatuosité (*vessir* ; *peder*). Les premières vertus conviennent naturellement au métier de courtisane. Par contre, les secondes sont particulièrement appropriées à notre héroïne, dont les *musquetades* sont, comme on l'a vu, au point de départ de sa carrière drolatique.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 148 ; c'est moi qui souligne.

<sup>125</sup> Voir le FEW, t. 11, p. 109a, s.v. *salsus* qui date le syntagme du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>126</sup> Voir *CH XI*, p. 64 : « La sœur de Cornélius confirma cette croyance en achetant de la *sauce verte* à la boutique du bon faiseur » (c'est moi qui souligne).

<sup>127</sup> Voir l'édition Huchon, p. 1334, note 3 de la page 327.

<sup>128</sup> Expression qui nous rappelle le début du *Prologue* du *Premier dixain* qu'on a vu au début de l'article.

<sup>129</sup> C'est la première attestation du substantif masculin *crémaster* « faisceau musculueux suspenseur du testicule », voir le TLF, s.v. *crémaster* ; le FEW, t. 2, p. 1314b, s.v. *kremaster*.

<sup>130</sup> *Tiers livre*, chapitre 2, édition Huchon, p. 359-360 ; c'est moi qui souligne.



Revenons à la salle de la Belle Impéria. Malgré cette table si remplie, Philippe de Mala et l'héroïne ne commencent pas tout de suite à manger, car ils s'installent devant un feu pour s'adonner aux préliminaires. Puisque c'est une étape indispensable dans les relations avec les courtisanes comme on l'a vu plus haut, le comportement du héros n'a pu que plaire à l'hôtesse. Le tendre entretien qui va être entamé se substitue à l'ivresse que leur auraient procurée les boissons précieuses. Citons le passage où le narrateur souligne ce début de la soirée :

Et ils s'accotèrent ensemble devant un bon feu, qui alloit espendant esgalement partout leur *ivresse*. Ils restoient toujours prests à *manger*, vu qu'ils ne pensoient qu'à *se pigeonner des yeux*, et ne touchoient point aux *plats*...<sup>131</sup>

En reprenant ici le verbe *pigeonner* que Béroalde de Verville employait dans l'histoire citée du *Moyen de parvenir*, Balzac renforce le lien tissé avec sa source d'inspiration. Ce faisant, il l'emploie comme un verbe pronominal au sens réciproque. La signification en est-elle « caresser » comme le dit le glossaire<sup>132</sup> de Wayne Conner<sup>133</sup> ? Si l'on se rappelle que chez son prédécesseur le verbe transitif signifiait « roucouler, dire d'une façon amoureuse », il me semble que chez notre auteur le verbe pronominal pourrait se traduire par « se tenir des propos amoureux ». Sa description nous montrerait comment les yeux des deux amants étaient éloquentes.

Le dialogue tranquille des deux protagonistes est interrompu par l'entrée en scène de l'évêque de Coire. C'est un personnage réel, appelé *Jean Abondi* comme nous l'apprennent Raymond Massant<sup>134</sup> et Jacques Lenfant<sup>135</sup>. Pourtant ni Raymond Massant ni Jacques Lenfant ne disent rien sur d'éventuelles rencontres entre Philippe Malla et Jean Abondi à Constance. Pourquoi alors Balzac a-t-il choisi cet évêque parmi les prélats nombreux qui ont participé au concile ? Peut-être se serait-il amusé en pensant aux effets évocateurs de son nom. D'une part on peut penser au substantif masculin *coiriaux* « bœufs sortant de l'engrais » dont parle Rabelais dans le chapitre 4 de *Gargantua*<sup>136</sup>. Ce mot d'origine inconnue<sup>137</sup> conviendrait tout à fait à l'évêque qu'en

<sup>131</sup> *OD I*, p. 17 ; voir aussi *BO XX*, p. 11 ; c'est moi qui souligne.

<sup>132</sup> Qui ne précise pas qu'il s'agit d'un emploi pronominal ; il vaudrait mieux dire « se caresser ».

<sup>133</sup> Voir *OD I*, p. 1799b et *BO XX*, p. 596a.

<sup>134</sup> Voir son article cité, p. 67 et *CHH XVIII*, p. 111-112 ; d'où la note de *OD I*, p. 1195.

<sup>135</sup> *Op. cit.*, p. 784.

<sup>136</sup> « Gaudebillaux : sont grasses tripes de *coiriaux*. *Coiriaux* : sont beufz engressez à la crèche et prez guimaulx. » (édition Huchon, p. 16 ; c'est moi qui souligne).

<sup>137</sup> Voir le FEW, t. 22, 1, p. 272b.

courtisant l'héroïne, le cardinal de Raguse qualifiera de *ce vieux bœuf de Coire*<sup>138</sup>. Le narrateur de *La Belle Impéria* compare également Jean Abondi avec un bœuf, quand il s'enfuit à toute vitesse de chez la courtisane après avoir entendu l'histoire de la maladie contagieuse. Citons ce passage :

Or, ce dit évêque saulta d'un bond en arrière, en suant d'ahan, toussant déjà *comme ung bœuf* qui trouve des plumes dans son mangier<sup>139</sup>.

D'autre part, on peut supposer que si Balzac a choisi ce prélat, c'est qu'il incarne la luxure en s'attachant beaucoup à l'acte sexuel (*coïr*) et qu'en même temps, il apporte chez la Belle Impéria d'excellents mets *abondants*.

Cette irruption intempestive de Jean Abondi souligne ainsi le fait que le luxe gastronomique est de rigueur dans la maison que fréquentent les prélats. Le jeune héros qui y arrive sans rien apporter transgresse plutôt la règle. Voici comment la suite de l'évêque apporte des mets en le suivant de près :

Ses estaffiers le suivoient portant une *truite, canoniquement*<sup>140</sup> *saumonée*, fraîche tirée hors du Rhin, gizard dans un plat d'or ; puis des especes, contenues ez drageoires myrifiques, et mille friandises, comme liqueurs et compotes faictes par de saintes nonnes de ses abbayes<sup>141</sup>.

Parmi les cadeaux que l'évêque vient offrir à l'héroïne, la *truite saumonée* mérite notre attention. Du point de vue historique, cette occurrence du syntagme n'a rien de remarquable, parce qu'elle ne constitue pas d'attestation charnière<sup>142</sup>. Mais elle est intéressante par rapport à l'univers balzacien. Ce mets apparaît dès 1830, dans un de ses articles publiés dans *Le Voleur*. Il s'agit de « L'Âne mort et la Femme guillotinée<sup>143</sup> », paru dans le numéro du 5 février 1830. Dans cet article, Balzac entame d'abord une interview avec Janin, l'auteur du roman *L'Âne mort et la Femme guillotinée* et puis il en

<sup>138</sup> Voir *OD I*, p. 22 : « Mais, mon petit paradis, ma mignonne, dit l'autre en riant, vois-tu pas la ruse ?... Ne falloit-il pas forbannir *ce vieux bœuf de Coire* ?... » (voir aussi *BO XX*, p. 16 ; c'est moi qui souligne).

<sup>139</sup> *OD I*, p. 21-22 ; voir aussi *BO XX*, p. 16 ; c'est moi qui souligne.

<sup>140</sup> La note de *OD I*, p. 1195 explique l'adverbe (absent du glossaire) de la manière suivante : « “Conformément aux canons de l'Église.” Il n'est pas facile de comprendre la relation entre les canons et la chair rose de la truite saumonée, à moins d'une allusion à l'*âge canonique*, quarante ans, âge minimum à partir duquel une femme peut entrer au service d'un ecclésiastique. » (souligné par les auteurs). Je reviendrai ci-dessous sur une autre signification éventuelle.

<sup>141</sup> *OD I*, p. 18 ; voir aussi *BO XX*, p. 12 ; c'est moi qui souligne.

<sup>142</sup> Voir le FEW, t. 11, p. 105b, s.v. *salmo* qui enregistre *truite saumonée* depuis 1564.

<sup>143</sup> Qu'on peut lire dans *OD II*, p. 647-653.

rédige un pastiche sous la forme d'un dernier chapitre ajouté au roman. Dans ce chapitre, il décrit comment l'autopsie de la prostituée guillotinée appelée Henriette se déroule dans le grenier d'une maison qui se trouve près de l'École de médecine. La truite saumonée est mentionnée parmi les mets qui couvrent une table dans la chambre voisine et que les jeunes gens viennent manger après avoir disséqué le corps de la femme. Le contraste entre l'horreur de l'autopsie et la gaité du festin est bien souligné. Voici l'alinéa qui décrit le festin :

J'allai retrouver Sylvio : il était assis devant une table couverte de mets appétissants : des bouteilles de vin de Champagne promettaient de joyeux rires... Il y avait du bordeaux, du bourgogne, du rivesaltes, du roussillon, de l'hermitage : c'était une députation de tous les vins de France. Un ample pâté de foie gras s'élevait entre une *truite saumonée* et un jambon. Bientôt les sept jeunes gens vinrent nous rejoindre, et l'on mangea, l'on but, et l'on plaisanta de l'autopsie, du pâté, de la truite et d'Henriette. Michel avait cassé le tibia de la pauvre fille en voulant démontrer je ne sais quoi<sup>144</sup>.

Le décor de cette chambre dans une maison parisienne est bien différent de *la plus belle maison de Constance*<sup>145</sup> où Philippe de Mala s'installe dans *La Belle Impéria*, mais l'atmosphère de l'imprudance joyeuse, la présence d'une courtisane (morte ou vivante) et l'énumération de mets appétissants suggèrent la constance de l'imagination de l'auteur. On est même tenté de prolonger le rapprochement en rappelant un dîner qu'il offrira à Olympe Péliissier et à Rossini en novembre 1834. Le menu de ce célèbre dîner<sup>146</sup> n'est pas détaillé dans la correspondance<sup>147</sup>, mais il est donné partiellement par René Bouvier et Édouard Maynial dans leur ouvrage sur *Les Comptes dramatiques de Balzac*<sup>148</sup>. Voici ce qu'ils nous apprennent :

Le 18 novembre<sup>149</sup>, eut lieu le fameux dîner qu'ont relaté la plupart des biographes<sup>150</sup> de Balzac. Le livre de ménage nous en a conservé le menu, du moins en partie : *truite saumonée*, poulets, glaces, fruits nombreux<sup>151</sup>.

<sup>144</sup> *OD II*, p. 652 ; c'est moi qui souligne.

<sup>145</sup> *OD I*, p. 13 ; voir aussi *BO XX*, p. 7.

<sup>146</sup> Voir Anna Muhlstein, *Garçon, un cent d'huîtres ! Balzac et la table*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 32.

<sup>147</sup> Voir Honoré de Balzac, *Lettres à Madame Hanska*, Édition établie par Roger Pierrot, Paris, Laffont, 1990, 2 vol., t. 1, p. 200, lettre du 26 octobre 1834 : « [...] la chère la plus fine » ; et p. 209, lettre du 26 novembre 1834 : « Rossini a déclaré qu'il n'avait rien vu, mangé ni bu de mieux chez les souverains. »

<sup>148</sup> Paris, Sorlot, 1938.

<sup>149</sup> Plutôt le 1<sup>er</sup> novembre 1834, voir Balzac, *Correspondance*, t. I, Édition établie, présentée et annotée par Roger Pierrot et Hervé Yon, Paris, Gallimard, 2006, Bibliothèque de la Pléiade, p. lii.

La truite saumonée est ainsi un mets indispensable non seulement pour les festins décrits dans les fictions mais aussi pour la vie même de Balzac. Si dans *La Belle Impéria* le narrateur souligne que la truite était *canoniquement saumonée*, n'est-ce pas parce que dans le contexte elle devait l'être impérativement et qu'autrement elle ne pourrait être servie ? L'évêque de Coire semble entendre le mot de cette façon, d'autant plus que les *canons* sont pour lui ceux qui régissent la conduite des débauchés. On le voit dans la menace qu'il profère à Philippe qui se justifie laborieusement sa présence en prétendant être là pour *confesser madame*. Rappelons la réplique du prélat :

Oh ! oh ! sais-tu pas les *canons* ?... Confesser<sup>152</sup> les dames à ceste heure de nuit est un droict rézervé aux évêques... Or, tire tes grègues<sup>153</sup>, va pasturer avec simples moines, et ne retourne ici, sous peine d'excommunication<sup>154</sup>.

De même que pour l'évêque *confesser* a une autre signification que celle que lui donne le prêtre tourangeau, les canons qui donnent des prescriptions aux évêques et aux dames ne sont pas ceux qu'il savait. Il me semble que l'expression *truite canoniquement saumonée* pourrait être ainsi interprétée.

Pour revenir à la Belle Impéria, comme elle n'a pu expulser tout de suite l'évêque de Coire, elle se résigne à le convier à se mettre à table avec Philippe. Lorsqu'ils étaient *vers la moitié du repast*<sup>155</sup>, il arrive un deuxième personnage importun. C'est le cardinal de Raguse ; comme nous l'apprennent Raymond Massant<sup>156</sup> et Jacques Lenfant<sup>157</sup>, il est appelé Jean Dominici.

Pourquoi Balzac a-t-il choisi ce prélat parmi d'innombrables ecclésiastiques présents à Constance ? Étant donné que Jacques Lenfant ne dit rien qui puisse le rapprocher de Philippe Malla ni de Jean Abondi, il me semble que c'est plutôt un des épisodes napoléoniens qui a guidé Balzac. Il se serait sans doute souvenu de Marmont,

---

<sup>150</sup> Voir André Maurois, *Prométhé ou la vie de Balzac*, Paris, Hachette, 1965, p. 282-283. Par contre, Maurice Bardèche, *Balzac*, Paris, Julliard, 1980, p. 316 ne fait que mentionner ce dîner sans en entrer dans le détail. Il en va de même dans Roger Pierrot, *Honoré de Balzac, op. cit.*, p. 242.

<sup>151</sup> *Op. cit.*, p. 187 ; c'est moi qui souligne.

<sup>152</sup> Sur le sens érotique du verbe, voir le glossaire de Wayne Conner, s.v. *confessade*, *OD I*, p. 1769b et *BO XX*, p. 571b. Cette valeur est attestée depuis l'ancien français, voir mon *Dictionnaire du français médiéval*, Paris, Les Belles Lettres, 2015, p. 683a, s.v. *confesser*.

<sup>153</sup> Locution au sens de « s'enfuir », attestée selon le TLF, s.v. *grègues* et le FEW, t. 4, p. 210b, s.v. *graecus*, depuis *Le Coq et le Renard* de La Fontaine : « Le Galand aussitôt *Tire ses grègues*, gagne au haut, Mal content de son stratagème » (édition Collinet, p. 92 ; c'est moi qui souligne).

<sup>154</sup> *OD I*, p. 18 ; voir aussi *BO XX*, p. 12 ; c'est moi qui souligne.

<sup>155</sup> *OD I*, p. 19 ; voir aussi *BO XX*, p. 13.

<sup>156</sup> Voir son article cité, p. 67-68 et *CHH XVIII*, p. 112-113 ; d'où la note de *OD I*, p. 1196.

<sup>157</sup> *Op. cit.*, p. 787.

duc de Raguse (1774-1852), dont les tractations ont provoqué les désastres de 1814. Ses actions sont en effet qualifiées de *ragusades* dans *Le Médecin de campagne*<sup>158</sup> et le verbe *raguser*<sup>159</sup> qui est à la base de ce néologisme signifie « trahir » comme nous l'apprend Ferdinand Brunot dans son *Histoire de la langue française des origines à nos jours*<sup>160</sup>. Pour les lecteurs contemporains des *Contes drolatiques*, le nom de Raguse devait être assez éloquent pour qu'ils s'attendent à des manœuvres habiles. Ils n'auraient pas été étonnés de voir le cardinal réussir avec ses ruses à faire disparaître Philippe de Mala en échange de l'abbaye de Turpenay, à faire s'enfuir l'évêque de Coire avec l'histoire de la coqueluche, et à rester seul à la table de la Belle Impéria.

Mais contrairement à Jean Abondi, il arrive sans rien apporter. Le narrateur précise par contre qu'il est *poussé par un appétit de moine* et impatient d'*obtenir sa repue*<sup>161</sup>. Le choix de Raguse est-il motivé pour renforcer le lien du personnage avec sa gourmandise ? Il l'est peut-être, si l'on pense au substantif gascon *rague* « fraise<sup>162</sup> ». La motivation est pourtant assez ténue.

Un lien aussi fort que Raguse avec les *ragusades* pourrait être décelé dans le choix de l'abbaye de Turpenay que le cardinal promet à Philippe comme cadeau s'il accepte de s'en aller tout de suite. Cette abbaye, mentionnée par Rabelais<sup>163</sup>, réapparaît à plusieurs reprises dans les *Contes drolatiques*. Dans *Les Joyeusetez du roy Loys le unzième* il est mentionné, d'après le chapitre 88, *Folie du Moyen de parvenir*<sup>164</sup>, comme source d'un conflit entre le vrai abbé importun et un gentilhomme qui se fait nommer monsieur de Turpenay et d'une méprise commise par le grand prévôt Tristan<sup>165</sup>. De son côté, le narrateur des *Bons Propous des religieuses de Poissy* prétend qu'il a trouvé, dans *ung vieulx cartulaire de l'abbaye de Turpenay près Chinon*, un ouvrage appelé *Les Heures de Poissy*, qu'a composé *ung ioyeux abbé de Turpenay*<sup>166</sup>. Dans *Sur*

<sup>158</sup> Voir *Le Médecin de campagne*, Texte présenté, établi et annoté par Rose Fortassier, dans Balzac, *La Comédie humaine*, t. IX, Édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, 1978, Bibliothèque de la Pléiade, p. 535 et note 1.

<sup>159</sup> Voir aussi le FEW, t. 10, p. 33b, s.v. *Ragusa*.

<sup>160</sup> Voir t. 9, *La Révolution et l'Empire*, Deuxième partie, *Les événements, les institutions et la langue*, Paris, Colin, 1937 ; réimpression, Paris, Colin, 1967, p. 1007, qui cite les *Mémoires du général B<sup>on</sup> Thiébault* [1769-1846], publiés sous les auspices de sa fille M<sup>lle</sup> Claire Thiébault d'après le manuscrit original par Fernand Calmettes, Paris, Plon, 1893-1895, 5 vol., t. 2, 1894, p. 76 : « Le duc de Raguse, dont la conduite fut caractérisée par cette expression familière du soldat : tu me "raguses" pour tu me trahis » et p. 365 : « puisque Mack, pour me servir de l'expression du soldat, n'a "ragusé" personne, et moins encore son bienfaiteur et son souverain. »

<sup>161</sup> *OD I*, p. 20 ; voir aussi *BO XX*, p. 14.

<sup>162</sup> Voir le FEW, t. 3, p. 748a, s.v. *fragum*.

<sup>163</sup> Voir *Gargantua*, chapitre 37 : « fors onze sangliers, qu'envoya l'abbé de *Turpenay* » (édition Huchon, p. 103 ; c'est moi qui souligne).

<sup>164</sup> Voir le *Fac simile* de l'édition originale, *op. cit.*, p. 499-500.

<sup>165</sup> Voir *OD I*, p. 87-88 ; *BO XX*, p. 83-84.

<sup>166</sup> Voir *OD I*, p. 181-182 ; *BO XX*, p. 179.

*le moyne Amador qui feut ung glorieulx abbez de Turpenay*<sup>167</sup>, le conteur est l'abbé de Turpenay qui a ennuyé le roi Louis XI dans *Les Joyeulsetez du roy Loys le unziesme*, et l'histoire qu'il raconte à Charles VIII met en scène Amador, qui est placé à la tête de l'abbaye grâce à ses exploits paillards chez le seigneur de Candé. Le nom de Turpenay peut ainsi évoquer les *turpitudes* que ce monastère a provoquées autour d'elle ou que ses moines ont racontées ou réalisées eux-mêmes<sup>168</sup>. Balzac qui cite l'adjectif *turpide* dans son article « Des mots à la mode. De la conversation<sup>169</sup> » paru dans *La Mode* du 22 mai 1830 n'aurait pas été insensible à l'association d'idées que peut suggérer ce nom. Ce n'est donc pas tout à fait par hasard que le cardinal de Raguse offre à Pierre cette abbaye comme récompense de son obéissance. S'il peut en disposer de cette façon, c'est aussi en raison des turpitudes qui règnent sur l'Église, puisqu'il l'a *gagnée au jeu*<sup>170</sup> la veille comme il l'explique à son interlocuteur.

L'histoire de la coqueluche qu'a inventée le héros a si bien marché que de peur de l'attraper, l'évêque de Coire a disparu en un moment, mais elle a épouvanté également la Belle Impéria qui, ne voulant pas en mourir, ordonne au cardinal de Raguse de sortir immédiatement. Restée seule, l'héroïne vocifère des malédictions contre Philippe qui a fait preuve de pusillanimité en la quittant sans même lui envoyer *la chatouillante œillade pleine de quintescence*<sup>171</sup>. Cependant le malin héros réapparaît, parce qu'il se cachait avec adresse pendant que les deux prélats se dirigeaient vers la sortie. La scène finale est donc toute joyeuse, et l'héroïne n'hésite pas à dire son contentement :

Ah ! ah ! viens mon gentil cavalier, mon fils chéri, mon bedon, mon paradis de délectation, je veux *boire tes yeux, te manger*, te tuer d'amour<sup>172</sup>.

La gourmandise de la courtisane s'adresse non plus aux mets et aux boissons qu'elle a préparés ou reçus, mais à l'objet de son amour. Elle va jusqu'à se dire prête à se sacrifier en versant *tout le sang de son cœur* pour faire de Philippe cardinal. Le dernier alinéa est cependant un peu ambigu, car il se termine par la réplique de la Belle Impéria : « *Allons, tais-toi, petit !... Soupons*<sup>173</sup>. » En proposant de *souper* à son amant, veut-elle dire qu'ils vont faire l'amour tout de suite ? Ou bien, en voyant que lui aussi

<sup>167</sup> Voir *OD I*, p. 344-362 ; *BO XX*, p. 345-362.

<sup>168</sup> Voir le TLF, s.v. *turpitude* et le FEW, t. 13, 2, p. 433b, s.v. *turpido*.

<sup>169</sup> Voir *OD II*, p. 749-755, en particulier p. 752 : « *Étourdissant* est le point *culminant* du langage ; mais à l'autre extrémité du système se trouve le mot *turpide*. » (c'est l'auteur qui souligne). Cette attestation est citée par le TLF, s.v. *turpide* d'après la *Base historique du vocabulaire français*.

<sup>170</sup> *OD I*, p. 20 ; voir aussi *BO XX*, p. 15.

<sup>171</sup> *OD I*, p. 21 ; voir aussi *BO XX*, p. 15.

<sup>172</sup> *OD I*, p. 24 ; voir aussi *BO XX*, p. 18 ; c'est moi qui souligne.

<sup>173</sup> *Ibid.*

est plein d'amour, refrène-t-elle un peu son ardeur et préfère-t-elle commencer par se restaurer<sup>174</sup> avant de se livrer aux plaisirs ? Il me semble qu'elle a pris conscience, après avoir crié ses joies et ses envies, que si l'on s'adonne trop exclusivement à l'amour, on court le risque de se détruire soi-même et de perdre l'autre au bout d'une explosion émotionnelle trop forte. Car c'est le risque qui deviendra réalité dans *La Belle Imperia mariee*.

\* \* \*

Le dernier conte du *Troisiesme dixain* est en effet moins riche en mets que *La Belle Impéria*, et la gourmandise est concentrée sur le corps des protagonistes qui sont la courtisane la Belle Imperia et le cadet de l'Isle-Adam. Remarquons en passant que dans ce conte que les éditeurs de *OD I* considèrent comme « très proche du *Lys dans la vallée*<sup>175</sup> », le nom de l'héroïne a perdu l'accent aigu<sup>176</sup> et il s'écrit *la Belle Imperia*. D'où vient ce changement ? Si ce n'est pas un caprice de l'imprimeur, l'auteur avait-il une intention particulière de modifier l'orthographe<sup>177</sup> ? Voulait-il se conformer à l'usage italien ? Ou bien, en supprimant l'accent dans le nom de l'héroïne, voulait-il suggérer aux lecteurs qu'elle a changé de rôle et que de la fille *la plus lucidifiement belle*<sup>178</sup> elle est devenue *femme de bien*<sup>179</sup> ? Quand on se rappelle avec un *enuoyé engloys* qu'elle *estoyt capable de toust*<sup>180</sup>, ce petit changement ne me semble pas tout à fait gratuit. Je vais donc l'appeler *la Belle Imperia* quand il s'agit de l'héroïne de *La Belle Imperia mariee*.

Pour revenir à la gourmandise, l'envie de manger l'objet d'amour était certes esquissée dans le premier conte du *Premier dixain*, mais sa notation était limitée au premier soir où Philippe est entré chez la Belle Impéria sans savoir qui est elle<sup>181</sup> et à la fin du conte où, comme on vient de le voir, l'héroïne disait qu'elle voulait *boire les yeux*

<sup>174</sup> Se serait-elle rappelé le mot de Panurge : « Mais ne soupper poinct ? Cancre » ? Voir Rabelais, *Tiers livre*, chapitre 15, édition Huchon, p. 397.

<sup>175</sup> Voir *OD I*, p. 1339.

<sup>176</sup> Il faudra donc corriger la graphie dans la Notice de *OD I*, p. 1152, ligne 28.

<sup>177</sup> Catherine Nesci ne dit rien là-dessus dans son article « Étude drolatique de femmes. Figures et fonction de la féminité dans les *Contes drolatiques* », dans *L'Année balzacienne*, 1985, p. 265-284.

<sup>178</sup> *La Belle Impéria*, *OD I*, p. 16 ; voir aussi *BO XX*, p. 10.

<sup>179</sup> *La Belle Imperia mariee*, *OD I*, p. 436 ; voir aussi *BO XX*, p. 440.

<sup>180</sup> *Ibid.*

<sup>181</sup> Voir le premier dialogue de Philippe et de la courtisane : « Et que voulez-vous, mon petist ? lui dit la dame. / – Vous rendre mon asme, fit-il *en la mangeant des yeux*. » (*OD I*, p. 13 ; voir aussi *BO XX*, p. 7 ; c'est moi qui souligne). Ensuite, au moment où après cette rencontre fugace il part de chez elle, il est tout troublé en se représentant son image : « tout estourdi qu'il estoit d'avoir entrevu cette créature plus *friande à croquer* que syrène sortant de l'eau. » (*OD I*, p. 14 ; voir aussi *BO XX*, p. 8 ; c'est moi qui souligne).

de son amant et le *manger*<sup>182</sup>. Par contre, *La Belle Imperia mariee* insiste à plusieurs reprises sur le corps appétissant du couple. Cela est manifeste dès le début.

Après avoir évoqué rapidement<sup>183</sup> la naissance, la vie brève et la mort de sa fille Theodore, le narrateur s'attache à décrire la beauté parfaite de l'héroïne âgée de 39 ans. Voici le passage qui nous intéresse :

Alorsque ceste noble courtizane affligee rattourna en ceste uille de Rome pour y plourer sa paoure fille, elle deualloyt en la trente neufviesme annee de son eage, qui feut, suyvant les autheurs, la sayson la pluz verde de sa magnifique beaulté, pourceque tout en elle se trouuoit lors en poinct de perfection, comme en *ung fruict meur*<sup>184</sup>.

La Belle Imperia est ici comparée à *ung fruict meur*, pour indiquer qu'elle est au sommet de sa beauté magnifique et que c'est le meilleur moment de la croquer. De son côté, le jeune l'Isle-Adam dont *l'aer d'enfant naïf*<sup>185</sup> a séduit l'héroïne dès le premier instant est aussi un morceau à croquer, puisqu'il a *ces bonnes ioues qui reluysoient comme petistes pommes* comme on l'a vu plus haut.

Après s'être aimés pour la première fois, la Belle Imperia est plus amoureuse qu'auparavant, parce qu'elle est toute satisfaite de son jeune amant. Dans la description de sa joie le narrateur souligne l'appétit qu'elle éprouve et qu'elle veut lui causer. Citons le passage :

Madame advouoit à ses meschines que au rebours des aultres hommes que elle avoit supportez, tant pluz elle mignotoit cestuy enfant d'amour, tant pluz elle souloyt le mignoter, et ne scauroyt oncques se passer de luy, ne de ses beaulx yeulx qui l'aveugloient, ne de sa branche de courrail<sup>186</sup> de laquelle avoit toujours *faim et soif*. Elle dict encore que s'il auoit tel dezir, elle luy lairreroyt *sugcer son sang, mangier ses tettins* qui estoyent les pluz beaulx du monde [...] <sup>187</sup>.

Non seulement la Belle Imperia a une envie continuelle de la *branche de courrail* de son amant mais aussi elle veut qu'il éprouve le désir d'avalier *son sang* et de mordre

<sup>182</sup> *OD I*, p. 24 ; voir aussi *BO XX*, p. 18.

<sup>183</sup> En s'inspirant sans doute de l'*Histoire de la peinture en Italie* de Stendhal, voir ci-dessus.

<sup>184</sup> *OD I*, p. 429 ; voir aussi *BO XX*, p. 433 ; c'est moi qui souligne.

<sup>185</sup> *OD I*, p. 431 ; voir aussi *BO XX*, p. 435.

<sup>186</sup> Expression rabelaisienne (voir *Gargantua*, chapitre 11 : « ma branche de courail », édition Huchon, p. 35) qui signifie « membre viril ».

<sup>187</sup> *OD I*, p. 434 ; voir aussi *BO XX*, p. 438 ; c'est moi qui souligne.



*ses tettins*. Dans l'état où elle se trouve ainsi, elle ne s'intéresse plus à la bonne chère. En se conformant à ce désintéret, le narrateur qui parle d'*une feste royale* qu'elle a organisée *pour ses nopces* en passe sous silence le détail et se borne à dire qu'elle était *merveilleuze*<sup>188</sup>.

La vie du couple était toujours pleine d'amour et *chascune des nuicts estoit une nuict de nopces*<sup>189</sup>, mais quand le frère aîné de l'Isle-Adam est mort après avoir perdu ses deux fils, l'héroïne se met à désirer sérieusement avoir un enfant pour perpétuer la lignée de son époux. Ses efforts pour concevoir étant vains, elle suit le conseil d'un médecin et essaie d'imiter les bêtes dans leur façon de s'accoupler. En décrivant ses efforts, le narrateur recourt à des termes de gastronomie pour désigner la partie du corps et les techniques qui constituent des éléments essentiels de l'acte sexuel. Citons le passage :

Adoncques durant ung temps elle s'appliqua, li bonne femme, à demourer calme comme une galline sous le coq, pourceque le physician luy avoit remonstré que dans l'estat de nature, oncques ne failloient les bestes à produire, veu que les femelles ne uzoient d'aucuns hartifices, ne mignoteries, ne lesbinaiges et mille fassons avec lesquelles les femmes *accommodoyent les olives de Poissy* ; et pour ce, fict-elle, estoient à bon titre dictes bestes ; ains elle fict la promesse de ne pluz iouer avec sa chiere branche coralline, et mettre en oubly toutes les *confitureries* que elle avoit enginiées<sup>190</sup>.

Le syntagme *olives de Poissy* qui désigne les testicules est attesté depuis 1640. D'après le FEW, t. 7, p. 347a, s.v. *oliva*, c'est dans les *Curiositez françoises* d'Antoine Oudin (Paris, 1640, p. 378) qu'il apparaît. Il est bien choisi par l'héroïne qui dans ce conte ne s'intéresse qu'au corps de son mari bien aimé en délaissant le plaisir de la bonne chère. De même, le substantif *confitureries* au sens de « caresses amoureuses » convient tout à fait dans la bouche de cette gourmande amoureuse. Le fait que les soins qu'elle prodigue à son mari lui donnent une soif inaltérable nous rappelle les *confitures* que Pantagruel a envoyées au roi Anarche dans le chapitre 28 de *Pantagruel*. Elles sont composées d'*Euphorbe et de grains de Coccognide confictz en eau ardente en fourme de compouste*<sup>191</sup> et dès qu'on en avale *une cueillerée*, un tel *eschauffement de gorge*

<sup>188</sup> *OD I*, p. 435 ; voir aussi *BO XX*, p. 439.

<sup>189</sup> *OD I*, p. 439 ; voir aussi *BO XX*, p. 443.

<sup>190</sup> *OD I*, p. 439-440 ; voir aussi *BO XX*, p. 443 ; c'est moi qui souligne.

<sup>191</sup> Voir *Pantagruel*, chapitre 28, édition Huchon, p. 312.

vous survient qu'on ne trouve *allegement quelconques sinon de boire sans remission*<sup>192</sup>. L'effet ainsi produit n'est-il pas comparable à celui que les caresses de la dame de l'Isle-Adam donnaient à son mari ? De plus, le mot *confitureries* nous rappelle ses synonymes tels que *sucreries* ou *friandises* ; on a rencontré le premier plus haut au début de *La Belle Impéria*<sup>193</sup> et le second se lit dans un passage ultérieur de *La Belle Imperia mariee*.

Lorsque l'héroïne annonce à son mari qu'elle mourra sous peu d'une *retraction au coeur* dont elle est *affectee* [...] *dez le ieune eage*<sup>194</sup> et qu'elle lui demande d'épouser la jeune demoiselle de Montmorency pour avoir des enfants, elle est bien consciente de la douleur qu'elle lui fait éprouver. Ce chagrin n'est rien d'autre que le regret qu'il ressentira de perdre les caresses amoureuses qu'elle lui a prodiguées. Voici ce qu'elle se dit :

Elle seule scavoyt quels attraits estoyent dans les baudouineries, balanogaudisseries et pourlescheries du lict coniugal qui estoient telles que le paoure l'Isle-Adam auroyt mieulx aymé mourir que de se lairrer sevrer des *friandises amoureuses que elle y confizoyt*<sup>195</sup>.

Le mot *friandises* apparaît ici pour souligner comment la gourmandise est appliquée à un seul domaine restreint dans *La Belle Imperia mariee*.

Cette annonce d'une maladie incurable est en fait une histoire inventée par l'héroïne. Car elle s'est décidée à se tuer de poison pour laisser la place à la demoiselle de Montmorency qui, avec des enfants qu'elle aura de son mari, permettra au lignage de l'Isle-Adam d'exister toujours. Ici on retrouve le mot *boucon* que Balzac a utilisé dans le conte *L'Archevêque*. Alors que dans celui-ci le poison, dont la provenance n'était pas explicitée, servait aux deux amants de la Belle Impéria pour qu'ils se tuent réciproquement, dans *La Belle Imperia mariee* c'est la dame de l'Isle-Adam qui en prend pour se suicider et le narrateur prend le soin d'expliquer d'où il lui parvient. Ce faisant, il renforce le lien du dernier conte du *Troisiesme dixain* avec le premier du *Premier dixain*, car il remet en scène le cardinal de Raguse. Voici le début de l'alinéa où il parle de ce poison :

---

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 313.

<sup>193</sup> Voir *OD I*, p. 12-13 ; *BO XX*, p. 6-7.

<sup>194</sup> *OD I*, p. 444 ; voir aussi *BO XX*, p. 447.

<sup>195</sup> *OD I*, p. 444 ; voir aussi *BO XX*, p. 448 ; c'est moi qui souligne.

Cy est urgent de fayre scavoit que elle avoyt eu du dessus dict cardinal de Raguze, ung pretieulx guerdon que ce braguard nommoyt bref *in articulo mortis*. Perdoinez ces trois mots latins qui proviennent du cardinal<sup>196</sup>.

L'expression *in articulo mortis* contribue aussi à consolider le rapport des deux contes, parce qu'elle était employée, dans *La Belle Impéria*, par le cardinal qui essayait d'amadouer la courtisane<sup>197</sup>. Le narrateur explique de plus que c'est *la signora Tophana*<sup>198</sup>, *la bonne fayseuse de poizons en la ville de Rome* qui avait donné au prélat ce *boucon*, enfermé dans *ung flacon de verre*, qui lui-même *estoyt soubs ung chaston de bague*<sup>199</sup>.

L'hésitation de la dame est décrite avec soin, avec insistance sur le rôle de la bouche et aussi sur l'importance toujours grande qu'elle attribue aux jouissances sexuelles. Voici le passage :

La paoure Imperia mist aulcunes foys li verre en sa *bousche*, sans se rezouldre à y *mordre*, tant elle prenoyt plaisir à la vennue que elle cuydoit estre la darreniere. Lors elle se pleut à repasser toutes ses fassons de chozer<sup>200</sup> parauant de *mordre* au verre, puis elle se dict que lorsque elle sentiroyt la plus parfaicte de toutes les ioyes, elle creueroyt le *boucon*<sup>201</sup>.

Comme on le voit, le dernier mets qu'elle avalera sera ce *boucon* reçu du cardinal de Raguse. La place trop grande accordée aux corps des protagonistes comme nourriture et à leurs caresses amoureuses comme façons de parvenir aux plaisirs suprêmes aboutit ainsi à l'empoisonnement et à la mort. L'histoire semble souligner que le goût trop exclusivement concentré sur eux-mêmes entraîne d'une façon inéluctable les amants ou les conjoints à un dénouement tragique.

<sup>196</sup> *OD I*, p. 445 ; voir aussi *BO XX*, p. 448 ; c'est l'auteur qui souligne.

<sup>197</sup> Voir *OD I*, p. 23 : « Veux-tu quelque dispense *in articulo mortis* ? » (voir aussi *BO XX*, p. 17 ; c'est l'auteur qui souligne).

<sup>198</sup> Ce personnage désigne-t-il la célèbre empoisonneuse Giulia Tophana, morte en 1659 ? Comme elle n'était pas encore née au XV<sup>e</sup> siècle où est située l'histoire de *La Belle Imperia mariee*, on pourrait supposer que Balzac s'amuse avec cet anachronisme.

<sup>199</sup> Voir *OD I*, p. 445 ; *BO XX*, p. 448.

<sup>200</sup> Le verbe signifie « faire l'amour » ; dans l'article *chozer* (forme reconstituée tacitement, parce que le texte ne donne que la graphie *chozer*) du glossaire de *OD I*, p. 1767b, la référence à la page 449 est erronée, il fallait lire 445. Le chiffre 449 provient du glossaire de *BO XX*, p. 570a ; dans cette édition le mot se lisait effectivement à la page 449.

<sup>201</sup> Voir *OD I*, p. 445 ; *BO XX*, p. 448-449 ; c'est moi qui souligne. Les guillemets fermants qu'on lit dans *OD I* après le mot *boucon* me semblent superflus, voir le texte sans guillemets de *BO XX*, qui est sans doute préférable.

Dans le conte des *musquetades* inséré dans *Le Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville, un pet nauséabond *parfuma breusement tout le palais* de l'amant de la courtisane sans l'assassiner. Ensuite, cette odeur désagréable a été transformée par Balzac dans *L'Archevêque* en un poison que les deux rivaux se sont donné l'un à l'autre et qui les a tués immédiatement. Dans *La Belle Impéria*, l'héroïne qui était entourée de mets appétissants préférait prendre son temps en soupant avec Philippe de Mala plutôt que de s'adonner tout de suite aux plaisirs de la chair. Ceux-ci sont devenus cependant le souci exclusif dans *La Belle Imperia mariee*, pour conduire la femme de l'Isle-Adam à l'absorption d'un *bouccon*. La gastronomie drolatique se présente ainsi sous diverses facettes. Il serait sans doute intéressant d'étudier quel rôle elle joue dans les autres contes.